

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Égypte)

SOMMAIRE

	Pages.
MARCEL VINCENOT.....	Réflexions sociales sur le fellah..... 437
GEORGES DUMANI.....	Vues sur la guerre..... 451
MARIE CAVADIA.....	Ophélie..... 469
HENRI FOCILLON.....	Vie d'une nation (1919-1939)..... 484
GÉRAUD JOUVE.....	Mon séjour chez les Nazis (<i>suite</i>)..... 501
ALEXANDRE PAPADOPOULO..	Un Philosophe entre deux défaites (<i>suite</i>).... 525

ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaire des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales villes
du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*

SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

—
PORT-SAÏD

MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

Lycée Français du Caire

2, Rue El-Hawayati

JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants, et anglais à partir de la Huitième.

LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale; enseignement ménager; puériculture).

LYCÉE DE GARÇONS

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale.

Éducation physique et sports. Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales, et actives. Service automobile.

Lycée Français d'Alexandrie

Chatby

JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et au Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

LYCÉE DE GARÇONS

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce.

Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes.

Éducation physique et Sports.

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRONOMIE ÉGYPTIENNE

Au Lycée et à l'annexe agricole de Ras el-Soda.

COURS SUPÉRIEURS :

sciences, lettres, droit, sciences économiques.

COURS D'INGÉNIEURS :

chimistes et de sous-ingénieurs électro-mécaniciens.

LA RENTRÉE EST FIXÉE DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS
DE LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU 3 OCTOBRE 1941.

MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

Lycée Franco-Égyptien

Avenue Fouad I^{er}, HÉLIOPOLIS

LYCÉE DE GARÇONS

Les deux cultures française et égyptienne données à tous les élèves.

Préparation aux Baccalauréats égyptien et français. Français, arabe et anglais obligatoires.

LYCÉE DE JEUNES FILLES

Entièrement séparé du Lycée de Garçons.

Baccalauréat. Section de culture générale. Arts d'agrément et ménagers.

JARDIN D'ENFANTS

Tous les sports sont pratiqués sur les plus vastes et les plus beaux terrains d'Égypte. — Autobus.

Collège Français de Garçons

45, Rue du Daher

Prépare au Certificat d'Études primaires françaises et au Baccalauréat égyptien.

Collège Français de Jeunes Filles

6, Rue Zohni, Daher

Prépare aux Certificats d'Études primaires et aux Brevets.

Arabe et anglais dans toutes les classes.

Section de préparation au Brevet d'Études Commerciales.

**LA RENTRÉE EST FIXÉE DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS
DE LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU 3 OCTOBRE 1941.**



Situation unique

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte
4, Rue IBN EL-MACHTUB, Tél. 43376 Madame MORIN



Les programmes officiels

TOUTES LES CLASSES

TOUS LES EXAMENS

BACCALAURÉAT

1^{re} partie : A, A', B

2^e » : Philosophie, Mathématiques

MAXIMUM DE SUCCÈS

Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés

x x x

UNE SECTION ANGLAISE

Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais



Cours Supérieurs de Littérature, d'Art et de Philosophie

COURS COMMERCIAUX

DEMI-PENSION — AUTOBUS

— ◀ Rentrée 2 octobre 1941 ▶ —

LA REVUE DU CAIRE

RÉFLEXIONS SOCIALES SUR LE FELLAH.

Ceux qui fidèlement suivent la *Revue du Caire* s'étonneront d'y voir parler à nouveau d'un problème si clairement et si franchement analysé par M. Minost dans le fascicule de février 1941. Aussi bien ne s'agit-il, cette fois, que de quelques réflexions de pratique sociale se rattachant à ce grand problème. Mais il est, sur le plan simplement humain comme sur le plan économique, d'une telle gravité pour l'Égypte qu'on ne saurait trop orienter vers lui les pensées, fût-ce en une période hantée par tant d'autres soucis.

Au terme de son analyse à la fois scientifique et humaine, M. Minost a écrit cette phrase :

« Il faut choisir entre l'amélioration du sort d'une population qu'on arrêterait dans sa croissance et le libre accroissement d'une population qu'il faudrait se résigner à laisser vivre à un niveau d'autant plus bas qu'elle serait plus nombreuse. »

Le dilemme est bien posé ; la conclusion juste. Mais elle est désolante, car tous nous savons bien que pour arrêter la croissance de la population rurale en Égypte, on se heurte à des difficultés devant lesquelles le législateur et les Gouvernements reculent systématiquement. Est-ce à dire qu'il faille se résigner à la seconde proposition et voir s'abaisser de plus en plus le niveau de vie, le niveau social du fellah ?

A la base du problème de la population, il y a, c'est vrai, la question de *quantité*. Elle reste primordiale. Mais en attendant qu'on trouve le remède — ou plutôt des remèdes (car ce n'est pas avec des formules simples et rigides que se guérissent les maux sociaux) — il y a des questions immédiates à résoudre.

Il y a une population qui se multiplie, trop hélas, mais qui existe, qui vit, qui travaille et qui souffre, qui doit être utilisable économiquement. Et cette population est dans un état alarmant. Les témoignages de tous ceux, ministres, hommes politiques, économistes, médecins, qui se sont penchés sur cette situation, sont concordants.

Cependant une pensée vient à l'esprit quand on lit certains rapports, quand on entend certaines déclarations. N'exagère-t-on pas? N'y a-t-il pas en ce moment un vent d'attendrissement et de pessimisme exagéré au sujet du fellah? Ne faut-il pas penser à ce qu'était la situation il y a quelque cinquante ans?

Des épidémies dévastatrices intervenaient de temps à autre qui ont disparu. Il y a aujourd'hui, en province, des médecins, des sages-femmes et des pharmaciens qu'on n'aurait pu y trouver alors.

Aux champs, bien des travaux pénibles (pour l'irrigation par exemple), qui se faisaient à main d'homme, sont assurés maintenant par des machines et le nombre d'heures de la journée de travail a diminué.

Le fellah était encore plus sommairement vêtu et usait de moins de savon qu'aujourd'hui.

La corvée a disparu. La sécurité est plus grande. Les déplacements sont plus faciles. Il y a des écoles gratuites, des hôpitaux.

Certainement le passé était pire que le présent. Mais cela ne suffit pas à justifier le présent et c'est la situation actuelle qu'on incrimine.

On invoque des statistiques. La proportion des tuberculeux atteindrait 70% dans certains villages, 40% à 60% dans d'autres. 80% de la population rurale serait atteinte d'une maladie endémique (bilharzia, ankylostoma, malaria, etc.). Le pourcentage général des décès s'accroît régulièrement.

Des coefficients apparaissent ainsi dans les rapports des commissions officielles et dans les interviews, plus inquiétants les uns que les autres.

Ayant souvent parlé, avec des amis égyptiens qualifiés, de ces questions, je crois qu'il ne faut pas rigoureusement retenir tous ces chiffres. Autrefois il n'y avait pas de statistiques. Depuis quelques années, on s'efforce d'en dresser mais le stade administratif du pays ne s'y prête guère et il est permis de douter de leur exactitude. Tout de même, leurs chiffres sont tels que, même si on les croit exagérés, même si on ne les retient qu'en partie, ils demeurent plus que préoccupants.

Bref, il y a eu progrès, mais la situation présente n'en est pas moins mauvaise et il est nécessaire d'agir. Par simple humanité d'abord, parce que, si passif et résigné que soit le fellah, il souffre certainement de sa misère et de sa piètre santé.

Sous l'angle économique aussi, car dans les remèdes à l'accroissement de la population (aucun de ces remèdes ne peut guérir le mal, mais chacun peut aider à son atténuation), figurent le développement industriel et l'exportation au Soudan ou dans d'autres régions.

Or, qu'il s'agisse d'utiliser des ouvriers dans l'industrie, qu'il s'agisse de paysans à transplanter, il faut des échantillons humains plus résistants, plus vigoureux que ne l'est actuellement le fellah.

On proclame volontiers que la cause du mal est simple, qu'elle est connue : c'est la sous-alimentation.

Mais cette affirmation d'abord ne résout pas le problème. Sans doute des efforts peuvent et doivent être tentés. A ce sujet, une intéressante expérience a été faite sur l'initiative

du moulin d'Assiout, pour améliorer un peu l'alimentation de 3.000 enfants des écoles. La dépense ne dépassait pas 54 piastres par enfant pour l'année scolaire et les résultats auraient été intéressants. Des efforts similaires pourraient être faits dans les autres moudirihs.

Mais ceci ne saurait être généralisé à toute la population rurale. Comme l'a très justement fait remarquer M. Minost, il vaut mieux dénoncer les difficultés que les ignorer :

« Or, pour augmenter seulement d'une demi-piastre par jour, soit en forçant de deux Livres par an la rémunération de deux millions et demi de travailleurs agricoles, il faudrait, sur les autres, faire un prélèvement de cinq millions de Livres. »

Ceci ne pourrait se faire sans troubler gravement l'économie générale du pays.

Certains prétendent d'ailleurs qu'on exagère cette donnée de la sous-alimentation. Le fellah, disent-ils, fut toujours alimenté médiocrement. C'est une donnée inévitable de l'économie égyptienne, acceptable pour une population rurale. On ajoute même que le fellah est mieux nourri qu'autrefois.

« Le fond de sa nourriture, il y a quelque cinquante ans, était un pain où l'orge et le millet tenaient la plus grande place. Le maïs constituait déjà un extra. Le pain de blé se mangeait seulement avec la viande quatre ou cinq fois l'an aux jours de grandes fêtes, d'événements locaux. La ration manquait de matières grasses et azotées. Aujourd'hui l'alimentation s'est, heureusement, transformée par la substitution de maïs à l'orge, l'adjonction du riz, l'accroissement de la consommation du blé. Simultanément la ration s'est améliorée en albuminoïdes et en graines (lentilles, féverolles, etc.), ainsi qu'en vitamines (légumes, fruits, etc.). Au lieu de quatre ou cinq fois l'an, la viande intervient plusieurs fois par mois. La consommation du sucre progresse (1). »

(1) Communication de M. Jungfleisch.

Cette contre-thèse est soutenable. Mais l'alimentation du fellah, même un peu meilleure qu'autrefois, demeure insuffisante et ce qui semble avéré, c'est qu'à cause de cette alimentation médiocre et de l'ignorance où demeure le fellah de toute hygiène, des maladies endémiques se sont diffusées, qui ont aggravé son cas, augmenté ses déficiences.

Et là, certaines statistiques soigneusement délimitées, peuvent être retenues et sont probantes : celles par exemple qui se rattachent à la transformation de zones soumises à l'inondation (terres malak) en zones soumises à l'irrigation pérenne. La proportion d'individus atteints de bilharzia passe, en trois ans, pour un village de 10 à 44%, pour un autre village de 7 à 50%, pour un troisième village de 11 à 64% (province d'Assouan, années 1934 - 1937).

D'une façon générale l'extension des irrigations, en modifiant le régime hygrométrique de l'atmosphère égyptienne, a facilité certains ravages microbiens.

A l'abri d'une humidité plus continue qu'autrefois, des maladies qui existaient se sont répandues et sont devenues plus redoutables.

Ajoutons que la civilisation moderne avec quelques-uns de ses bienfaits a apporté ses vices. L'Égypte a souffert et souffre encore de l'usage des stupéfiants dont la diffusion se rattache d'ailleurs aux maladies endémiques. Le fellah cherche volontiers dans l'abus des drogues excitantes un remède apparent à sa faiblesse.

Tous ces maux viennent s'insérer dans l'hygiène déplorable du village : malpropreté générale, mauvaises conditions des accouchements, des soins à l'enfance, birkets, mouches, manque d'eau potable, ignorance, passivité.

Devant ce noir tableau, il ne faudrait pas qu'un lecteur étranger à ces questions croie qu'on est, en Égypte, resté indifférent. Certes non. Maintes fois la question a été traitée ; maintes fois, à la tribune, dans la presse, dans les revues, des

cris d'alarme ont été poussés. En novembre 1939, Aly Chamsy pacha exposait courageusement l'ensemble de la situation à la Chambre des Députés.

Des mesures ont été déjà prises par les Gouvernements ou provoquées par le Parlement. Mais le tort de beaucoup de ces mesures est de prétendre à des transformations trop radicales et trop rapides qui ne se réalisent que très insuffisamment dans les faits.

On ne peut qu'en théorie décider que les fellahs auront tout à coup une vie saine, qu'ils auront l'eau potable, des bains publics, des dispensaires locaux, tous les vêtements indispensables.

Entre l'énoncé d'un vœu par le législateur, entre le vote d'une mesure, et sa réalisation dans les faits, dans les mœurs, combien d'obstacles surgissent, combien de temps s'écoule !

Ainsi, depuis longtemps, la fourniture d'eau potable dans toute l'Égypte est officiellement souhaitée. On parlait, en 1937, d'une dépense de 16 millions de Livres, à échelonner naturellement sur plusieurs années. 4.000 villages sont dépourvus d'eau potable, déclarait-on en 1938, mais en 1942, au moins par puits, tous ces villages en seront pourvus. L'échéance approche. N'était-ce pas être trop optimiste ? Il faut d'ailleurs reconnaître que de tels travaux requièrent du temps et de très gros crédits. Mais la marche est bien lente.

Il faut — on le répète — assécher les mares, les birkets, source de contamination. On signalait officiellement en 1937 que 10.000 feddans devaient être asséchés et que 4 millions de Livres à cette fin seraient nécessaires. Nous voyons, par une déclaration des Services du Ministère de l'Hygiène, en septembre 1939, que 280 feddans seulement sur les 10.000 avaient, à cette date, été remblayés.

Dans l'ordre hospitalier et sanitaire, bien des efforts ont été faits : création d'hôpitaux, d'unités sanitaires mobiles. Cependant, en février 1941, S.E. Aly Ibrahim pacha, Ministre

de la Santé Publique, dénonçait vigoureusement l'insuffisance de ce qui a été réalisé, disait la gravité de la situation et la nécessité d'établir un programme ferme, à exécuter rigoureusement dans les cinq ou sept années à venir.

Le village de Mit Farès en Dakahlieh (3600 habitants, 400 maisons) avait été presque entièrement détruit par le feu en 1936. On a décidé de le reconstruire en village modèle. La dépense prévue était d'abord de L.É. 30.000,— puis de L.É. 60.000.— On a choisi l'emplacement, on a annoncé par des devis et adjudications l'exécution du projet. En fait, on n'a pas donné suite, et les villageois, avec une indemnité de 1 à 8 livres par famille, ont dû tant mal que bien réparer eux-mêmes leurs médiocres habitations.

Mais qu'il s'agisse de mesures d'ordre économique ou de mesures d'hygiène, la plupart requièrent, pour être efficaces, la collaboration du fellah, ou au moins son acceptation, qui n'a de valeur que si elle est un peu compréhensive.

Qu'importe une pompe si on ne l'entretient pas ; un approvisionnement en eau claire et saine si subsiste le préjugé que l'eau trouble est meilleure ; l'assèchement d'une mare si par ailleurs on la reconstitue par négligence ?

Qu'importe la guérison d'un individu de la bilharzia, si, à peine guéri, il refait les mêmes imprudences et s'infecte à nouveau ? Et on peut rappeler l'anecdote du collyre, qu'un propriétaire soucieux de faire le bien, avait donné à l'un de ses fellahs pour les yeux de son enfant. Quelques jours plus tard, le bon propriétaire constatait que, pressé d'avoir à sa disposition le flacon lui-même, le fellah avait jeté le collyre sans en user : exemple d'ignorance et d'incompréhension.

Sur ce point, on se heurte, en Égypte, à des difficultés particulièrement grandes qui dérivent de l'absence d'organismes locaux, d'équipes qualifiées pour assurer, sur place, l'exécution et le respect des réformes amorcées par l'État, capables d'en faire comprendre la nécessité et l'utilité.

Il me semble qu'on ne mesure pas assez combien grave est cet obstacle aux améliorations sociales et économiques en Égypte.

Il est une résultante de la structure sociale du pays, avec au centre une minorité d'hommes instruits et, dans le pays, répartie dans de nombreux villages, une population abondante illettrée, vivant d'une vie inconfortable, à laquelle ne se mêlent guère, parce que cette existence est trop sommaire, tous ceux qui seraient en mesure de guider les fellahs, qui pourraient sur place être les conseillers ou les animateurs.

Il n'y a pas à récriminer contre cet état de fait. Il faut simplement le retenir comme une des données de base, pesant sur toute réforme économique ou sociale.

Que fait l'État ?

Il décide d'excellentes réformes, commence de grands travaux que lui seul peut exécuter avec des crédits votés par le Parlement, il donne l'impulsion. Mais celui qui doit bénéficier des mesures prises, des travaux faits, est le fellah, type assez primitif, passif, par nature ; plus passif encore qu'il ne le serait normalement, à cause de la lassitude qu'engendre sa santé médiocre.

La plupart des réformes sociales s'enlisent, s'oublient si on ne déploie pas près de lui de la patience, du dévouement... le mot apostolat dans certains cas devrait être prononcé.

Peut-on demander cela à des fonctionnaires qui ne vivent pas sur place et ont, au surplus, d'autres tâches ? Ajoutons et répétons que le séjour au village n'est pas attrayant.

Pour être certain qu'une réforme aboutisse, le Gouvernement, parfois, parle de coercition. A propos de lutte contre la bilharziose, on envisage une loi où l'obligation du traitement, ses phases, les précautions à suivre, les interdictions d'imprudences et de contamination d'autrui seront sanctionnées par des amendes et de la prison.

On a parlé d'une loi qui rendrait les soins aux yeux obligatoires jusqu'à l'âge de deux ans.

On veut interdire, sous peine de sanctions, de se baigner ou d'uriner dans les canaux et les drains.

Certes, une loi coercitive peut, dans certains cas, être un moyen de vaincre l'indifférence paysanne. Mais il ne faut pas se leurrer... ni oublier les abus auxquels peut prêter une telle législation. Dans la plupart des cas, elle ne remplacera pas la bonne volonté et la compréhension.

Et dans le sens inverse, de bas en haut, si je puis dire, les pouvoirs publics — parce qu'il n'y a pas d'éléments locaux capables — sont-ils bien informés de ce qui est nécessaire, de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas? On peut craindre que non. Et n'est-ce pas à cause de cela, que sont parfois décidées de trop belles réformes, qui ne s'appliquent pas ou s'appliquent mal?

Mais ce que ne peut faire directement l'État, avec son mécanisme administratif, certaines initiatives privées, si elles sont encouragées et aidées par l'État, peuvent le faire. Et je voudrais parler ici des premiers efforts, très intéressants, tentés par un groupement purement privé : l'*Egyptian Association for social studies*. Cette association, fondée il y a six ans par quelques animateurs dévoués, la plupart égyptiens, a cherché d'abord à préparer l'instrument essentiel de son action : des instructeurs sociaux, plus précisément en termes américains des *social workers* (jeunes gens) et des *health visitors* (jeunes filles). Je dis « instruments indispensables » pour faire image, mais le mot sonne mal, éveillant une idée de passivité, alors qu'il s'agit, au contraire, de jeunes émissaires qui doivent cumuler une certaine compétence, de la patience, du dévouement et du patriotisme, bref qui doivent envisager leur besogne, moins comme une tâche rétribuée, que comme un apostolat égyptien.

L'idée — quand sont formés des instructeurs sociaux — est d'envoyer dans un village, qu'on veut améliorer sur le plan économique et social, quelques-uns de ces jeunes gens (en

principe un *social worker* et une *health visitor*). Ils s'installent au village, ils y vivent six jours sur sept. Ils choisissent une maison semblable à bien d'autres, l'assainissent, en font une clinique sommaire pour les premiers soins, pour les accouchements. Des douches très simples sont créées. Un coin d'accueil est annexé, avec radio comme attraction.

Ces jeunes gens prennent aussi contact avec la population ; ils doivent gagner sa confiance et entreprennent alors d'améliorer les conditions de vie : propreté, pompes, installations sanitaires, birkets à combler.

Parallèlement un travail se poursuit dans l'ordre économique : amélioration des méthodes de travail — recherche d'occupations artisanales occupant les loisirs et procurant quelques ressources. (L'élevage du ver à soie à la maison — la vente des cocons étant aisée — peut assurer à une famille, avec des soins portant sur deux mois, un supplément de gain pour l'année de dix Livres : ce n'est pas négligeable pour le fellah.)

Le champ des essais est vaste, varié.

En même temps, ces jeunes gens doivent étudier, sous l'angle social, économique et sanitaire, la situation de toutes les familles du village. Des fiches sont établies. Pour que l'expérience soit, dans ce sens, efficace, il est presque indispensable que séjourne au village sous étude, au moins pendant un ou deux ans, une unité sanitaire de l'État, c'est-à-dire les éléments sommaires d'un hôpital ambulancier, avec médecin venant fréquemment au village.

Pour suivre, diriger et contrôler le travail fait, un comité du village est formé dont font partie quelques personnes, généralement membres de l'Association, qualifiées soit par leurs connaissances sociales et médicales, soit par l'intérêt qu'elles prennent à l'expérience tentée.

Une telle expérience, si elle est menée avec intelligence et dévouement, est extrêmement intéressante : éducation du

fellah — amélioration de son sort — recherche de ce qui est essentiel, de ce qui peut être fait sans trop de dépense, de ce qu'il est chimérique de concevoir, car il ne faut pas perdre de vue certaines données du problème.

Plusieurs millions d'Égyptiens disposent par mois de moins d'une Livre et la famille rurale « standard » — cinq personnes — doit vivre sur un budget de 20 à 30 Livres par an. L'Égypte, à cause de sa population surabondante, n'est pas un pays riche ; elle ne peut entreprendre des réformes trop onéreuses et par là même irréalisables.

L'État — rendons-lui justice — a compris l'intérêt que présentent ces expériences faites dans les villages, et il les facilite. D'ailleurs pour encourager et contrôler ces efforts, tout en les laissant librement s'exercer, l'organisme utile existe : c'est le Ministère des Affaires Sociales.

Mais ici un vœu doit être formulé : que le Ministère des Affaires Sociales aide l'Association — ou tout groupement similaire, — mais qu'il ne l'absorbe pas, qu'il ne s'en empare pas. Il stériliserait des efforts qui demandent autre chose que la passivité et les lenteurs administratives.

Parler ainsi, c'est peut-être un peu maltraiter l'Administration ; ce n'est pas médire des fonctionnaires. Les mêmes hommes se dévouent, se fatiguent dans une association privée telle que l'*Egyptian Association for social studies* parce qu'ils y voient leurs initiatives utilisées, efficaces, qui ne pourraient garder le même enthousiasme s'ils se sentaient enlisés dans le formalisme administratif. Et beaucoup de ceux qui se dévouent à l'Association sont effectivement des fonctionnaires.

Jusqu'à présent les expériences n'ont été faites que dans deux villages (1), où le travail a commencé il y a moins de deux ans. Naturellement, on ne peut constater dans ces villages

(1) El-Manayel : 1600 habitants (Markaz de Chibin el-Kanater); Chatanouf : 5000 habitants (Markaz d'Achmoun).

aucun miracle. L'impression est loin d'être aussi vive que si l'on visitait, par exemple, un village modèle, mais qui ne peut constituer qu'un cas exceptionnel ; ou bien un hôpital nouvellement créé, une automobile sanitaire parfaite, mais dont on ne sait s'ils pourront être multipliés en nombre suffisant.

Ce ne sont que de pauvres villages, mais où la propreté commence à régner (je dis bien commence), où l'on a l'impression que les villageois sourient et comprennent l'effort fait pour eux, avec eux, où les enfants chassent les mouches qui les poursuivent encore (n'est-ce pas un progrès !), où s'amorcent de petites activités artisanales, des coopératives, où les soins médicaux urgents peuvent être assurés.

J'ai interrogé les jeunes pionniers sociaux qui étaient là, dévoués à leur tâche, fiers de s'y donner. Ils reconnaissent que les progrès sont assez lents : les jeunes gens et les enfants au village comprennent et coopèrent les premiers. Les femmes aussi, assez facilement font confiance — les accouchements, les soins aux enfants permettent de mieux les approcher. Chez les hommes, les adultes, il y a plus d'indifférence.

Il reste néanmoins qu'avec de faibles dépenses, on amorce des progrès qui peuvent se consolider, durer, qui peuvent être généralisés.

Il est tellement nécessaire, devant l'ampleur de la tâche sociale qui s'impose en Égypte, de discerner entre ce qui est possible et ce qui est, malheureusement, irréalisable ; entre les progrès durables et les améliorations simplement passagères et photogéniques.

Un de ceux qui s'intéressent à ces questions, M. Mirrit Ghali, écrivait récemment cette réflexion fort juste :

« On ne peut trouver de solutions salutaires à nos problèmes sociaux qu'à la lumière d'un examen général qui embrasserait la vie sociale dans ses multiples manifestations. »

Or, dans un village en expérimentation, c'est bien ce que tente l'*Egyptian Association for social studies*.

Il y a là, croyons-nous, l'embryon d'une méthode qui, libéralement et compréhensivement encouragée par le Ministère des Affaires Sociales et le Ministère de la Santé Publique, peut être féconde. — Il faudrait seulement que ces efforts puissent être élargis, multipliés. — Deux expériences ont été commencées par l'Association, chacune d'elles, suivant l'importance du village, entraîne de 600 à 800 Livres par an — étant entendu que le Ministère de la Santé Publique aide matériellement par ses services et ses unités sanitaires.

Une troisième expérience va être commencée dans un village de Basse-Égypte, dont une Société égyptienne s'est offerte à faire les frais.

Mais il faudrait que quelques dizaines de villages soient, dans les diverses régions de l'Égypte, l'objet de tels essais. De ces expériences suffisamment nombreuses et comparées, l'État pourrait alors, pour l'utilisation de ses crédits sociaux, tirer des directives pratiques et sûres.

Pour ces essais, des concours privés peuvent intervenir : grands propriétaires provoquant l'expérience dans des villages dépendant de leurs domaines ; sociétés ou groupements adoptant un village.

De leur côté et dans le même sens, la Daïra Khassa, l'Administration des Domaines, la Société Royale d'Agriculture, la Société de Wadi Kom Ombo, ont fait des expériences intéressantes.

Comme l'indiquent ces notes, il ne s'agit pas là d'une découverte, d'une panacée, mais d'une bonne méthode réalistes de travail social.

Dans cette angoissante question de la population rurale égyptienne, complexe comme toutes les questions sociales, on discerne un problème de quantité et un problème de qualité.

On les discerne pour l'étude et l'analyse du sujet : en fait il est bien évident que ces deux problèmes se pénètrent l'un l'autre, qu'ils dépendent l'un de l'autre.

Pour essayer d'absorber l'excédent de population des campagnes, on veut développer l'industrie ; mais pour ce faire il faut des ouvriers résistants.

On parle d'exportation au Soudan ; — pour ce faire, il faut des fellahs exportables.

Il est souhaitable que la population s'accroisse moins, qu'il y ait moins d'enfants, mais il faut que ceux qui vivent soient de bonnes unités sociales et économiques.

Aux deux problèmes de quantité et de qualité, il faut s'attacher obstinément : l'avenir de l'Égypte est en jeu.

Marcel VINCENOT.

VUES SUR LA GUERRE⁽¹⁾.

DÉMISSION DE L'INTELLIGENCE.

Des livres, des études, des articles ont déjà paru pour expliquer, soit les causes du conflit, soit la marche de la guerre, soit encore le douloureux effondrement de la France. J'ai lu bien de ces livres et bien de ces pages et je n'ai trouvé, la plupart du temps, que passion partisane. Je sais bien qu'une guerre comme celle-ci, avec la complexité de ses buts, soulève de profondes vagues de colère. Qui demeure indifférent au spectacle de l'horrible tragédie ? Qui a le loisir de se livrer au froid calcul des spéculations philosophiques ? Cette guerre, nous la vivons avec notre chair et notre sang, autant qu'avec notre esprit. Nous sommes peut-être moins inquiets des conséquences matérielles que du sombre avenir moral que nous préparerait une victoire germanique. La passion domine nos âmes, voilà qui est heureux, s'il s'agit d'une expression raisonnable et véridique, du sentiment qui entraîne les peuples dans la moderne croisade pour le salut de l'homme. Mais la passion, si haute et noble soit-elle, devient mal-faisante lorsqu'elle refuse de faire le dénombrement des erreurs ou que, pour une fin incertaine, elle se livre au

(1) Ces pages sont extraites d'un volume qui paraîtra prochainement aux Éditions de *La Revue du Caire*.

jeu toujours cruel des polémiques. Du moins pas d'équivoque sur un point : nous voulons tous la fin de l'hitlérisme, et que soit détruite à jamais la vieille notion de la domination du monde par un État ou une doctrine. Est-il cependant nécessaire ou seulement noble, de diriger l'opinion par la seule propagande du sentiment ? Je suppose que nous croyons tous à la victoire finale des Alliés, mais l'opinion qui aura été, sinon trompée, du moins tenue dans l'ignorance des dures vérités qu'on commence déjà à entrevoir, si on la berce encore de la douceur de certains préjugés anciens, sera-t-elle préparée à accepter la transformation du monde ou même à s'y adapter ?

« L'ordre nouveau », dit Hitler. « Un monde meilleur », s'écrie Churchill. Ordre nouveau, monde meilleur ! On voudrait savoir ou deviner ce que représentent aux yeux des masses germaniques la première formule et pour le reste du monde, la seconde ? Nous toucherions du doigt, si nous pouvions nous livrer à une aussi difficile enquête, le danger des illusions obstinées ou des ambitions inhumaines.

En vérité, on ne sait rien. Nous sommes dans l'attente du plus grand bouleversement moral et social dont cette guerre n'est que la préface. Entre les deux formules, il y a peut-être un point commun : la condamnation d'un monde égoïste et d'un capitalisme qui a fait son temps, mais il y a plus de points qui les séparent. Hypocrite générosité chez les hitlériens, essais hésitants et sincères chez les autres et marche angoissée vers l'établissement d'une politique plus morale. Nous payons cher de n'avoir pas eu les réactions que la vaine victoire de 1918 imposait pourtant.

*
* *

La guerre était inévitable, et nous verrons une autre fois qu'elle a éclaté avec la fatalité d'une certitude mathématique, à l'heure choisie par l'Allemagne. Jusqu'ici, la plupart des puissances d'Europe se sont effondrées sous la ruée germanique, et en cet été de 1941 nous osons à

peine entrevoir la promesse d'une victoire alliée. C'est désormais une question technique. Il faut négliger littérature et propagande, et nous placer virilement en face des réalités douloureuses pour comprendre le peu de pouvoir des mots, et combien sont graves et décisifs les problèmes qui nous préoccupent. Nous voulons — et c'est là précisément un signe de civilisation — que tout le passé n'ait pas été inutile. Si un bouleversement est inévitable, du moins qu'il ne laisse pas que des ruines. Nous nous efforçons d'adhérer à des réalités morales et physiques qui ont fait tout le prix de la vie que nous avons vécue, et ces réalités, nous voulons espérer que la victoire en retiendra au moins un reflet, et nous évitera un soudain dépaysement glacial.

Même aujourd'hui nous n'avons pas réalisé tout à fait la profondeur du débat sanglant, mais déjà nous faisons un effort pour nous dépasser nous-mêmes, et d'autant plus pénible qu'il veut être total. Malgré les dures expériences de la méchanceté, des trahisons de l'esprit, de l'abjection des cœurs, de l'affaissement des caractères, c'est avec une espérance angoissée que l'humanité tourne les yeux vers plus de lumière et de pureté.

*
* *

L'Europe est aux trois-quarts sous la domination allemande. Pour un temps seulement et souhaitons qu'il soit le plus court. Mais cela prouve-t-il le bon droit de l'Allemagne? Ou que la raison du plus fort soit la meilleure? Maurois d'un mot explique la cause immédiate du désastre : « C'est faute de quelques milliers de chars et de quelques milliers d'avions que les deux plus grandes civilisations du monde moderne ont été gravement mises en échec. » Coupable imprévoyance : ni la Grande-Bretagne, ni la France n'ont, dans les années de paix, accompli raisonnablement leur mission de peuples directeurs. La France paye cruellement ses fautes et la Grande-Bretagne

organise dans le sacrifice intensifié et avec un magnifique héroïsme sa tardive résistance au mal.

La cause immédiate des succès hitlériens, nous la trouvons dans une méticuleuse prévoyance technique. Mais les Alliés ne furent-ils pas les premiers responsables de la tournure qu'allaient prendre les événements? L'intelligence française, la sagesse britannique, ne faisaient-elles plus merveille? Et le simple bon sens, et l'observation des faits? Hélas! la politique des deux grands pays s'organisait, dès le lendemain de l'autre guerre, dans l'incompréhension et la confusion.

Aujourd'hui, nous voulons comprendre, essayer de comprendre, fût-ce en tâtonnant. Des fautes ont été commises, mais quand, et lesquelles? Les erreurs se réparent. Or, s'il ne s'agit que d'erreurs, l'espoir est permis et l'Allemagne ne doit donc ni à son génie, ni à la bonté d'une doctrine, une réussite que nous croyons éphémère.

*
* *

A quoi bon évoquer les erreurs collectives des vainqueurs de 1918? Mais le présent est toujours fait avec le passé. Celui-ci l'appelle, le commande, l'impose. Si Hitler et toute l'Allemagne ont voulu la guerre, elle ne fut possible que par la carence des Alliés, un laisser-aller incompréhensible, une légèreté incroyable. On tournait le dos à la vérité, on fermait les yeux pour ne pas voir et les oreilles pour ne pas entendre. L'ordre des valeurs était renversé, et c'est aux problèmes secondaires qu'on accordait le plus d'importance. L'Allemagne et l'Italie, pendant ce temps, se durcissaient en vue d'un terrible dessein, chacune selon son tempérament, et toutes deux inspirées par l'envie, la rancune et la haine. La guerre déjà s'annonçait à l'horizon et parce qu'ils ne voulaient pas s'y préparer, ceux qui étaient menacés se forgeaient des illusions supplémentaires. En vérité, nous avons vécu dans un temps d'absurdités tragiques et assisté à la démission de l'intelligence.

L'ALLEMAGNE « BARBARE ET GOTHIQUE ».

Cette Allemagne qui ne rêve que plaies et bosses, est-ce une Allemagne nouvelle? D'où vient-elle, où va-t-elle? Les haines qu'elle a suscitées dans l'univers entier, et les sombres colères et les mille désespoirs, est-ce le cortège qu'elle a voulu pour sa gloire?

Aujourd'hui la preuve est faite, il n'y a pas deux Allemagnes, il n'y en a qu'une, et elle est née au château de Versailles en 1870. Ce sera toujours un décevant sujet de méditation que l'évolution des peuples germaniques. Ceux-ci ont connu des temps d'aimable culture et ils n'ont pas toujours accepté, avec une résignation imbécile, la condition d'esclave. Il faut croire cependant que la civilisation des Allemands n'a jamais été, malgré la science de leurs chimistes, les rêveries de leurs poètes et l'audace de leurs philosophes, que l'alibi d'un sentiment profond et sournois, le prétexte social à la dogmatisation du vieil instinct barbare qui poussa les Germains, depuis les âges lointains de l'Europe, au culte intensif de la force matérielle, en vue de la domination des autres peuples. On ne demeure pas moins étonné qu'avant 1870, et pendant très longtemps, les vieilles peuplades germaniques, organisées dans le cadre de petits royaumes, principautés, duchés, aient pu constituer sur un échiquier européen mieux équilibré, autant d'États indépendants, sans ambitions territoriales, amis des plaisirs simples et des fictions brumeuses. Or, l'union de ces États a marqué la fin de leur euphorie et de la tranquillité de l'Europe, et réveillé pour un but de fausse grandeur la brute primitive.

Les faits sont là. En moins de soixante-dix ans l'Allemagne, par trois fois, a voulu la guerre sans raison et sans excuse. L'agglutination autour du foyer prussien a définitivement rompu le plus sage équilibre de l'Europe, voué l'Allemagne au culte de la force et fait subir à la civilisation un grave échec. De Guillaume I^{er} à Hitler, en passant par

Guillaume II, une volonté, toujours la même, a tendu sans cesse, quelle que fût la température morale de l'époque, au même but. Ce n'est pas là le fait d'un homme, mais celui de tout un peuple. L'homme, empereur ou dictateur, peut organiser la haine, enflammer la colère, exciter la rancune, et s'il réussit, c'est qu'il a trouvé le terrain favorable. Qu'un petit peuple soit soumis, contre son gré, au joug d'une dictature tyrannique, cela se comprend : ses forces ont des limites qui commandent à ses réactions. Mais que quatre-vingts millions d'hommes perdent leur sens critique, se dépouillent de leur personnalité, deviennent des êtres sans réflexes humains, qu'ils ne soient plus que des ersatz d'hommes et qu'ils perdent jusqu'à leur conscience, c'est l'indication que le peuple allemand tout entier partage la responsabilité du crime de son chef et qu'il a fait siennes sa volonté et sa doctrine. Il y a là l'épouvantable logique de l'hérédité.

Hitler n'a rien apporté d'inédit. Tout au plus a-t-il choisi son moment et son vocabulaire. Il a bien des prédécesseurs dans la littérature politique. Même les esprits les plus fins de l'Allemagne, après 1870, des savants et des philosophes, n'ont eu qu'une pensée, qu'un dogme : la force. Comment se manifestera-t-elle ? Par la guerre. Il y a cinquante ans, Nietzsche écrivait : « Une société qui repousse définitivement et par instinct la guerre et l'esprit de conquête est en décadence : elle est mûre pour la démocratie et le régime des épiciers. » Et ailleurs il dit : « ... cette méchanceté morale qui coule dans les veines allemandes avec le sang des ancêtres. »

La force ? Est-ce celle que crée le droit ? Non point. Pour l'Allemand, c'est celle qui crée le droit, mais le seul droit germanique. Une telle force est sans justice et, par conséquent, tyrannique. Pascal le disait au xvii^e siècle. En vérité, la force qui crée son propre droit est une conception anti-sociale qui fait échec à la civilisation.

Après le relâchement des mœurs et les étranges indécisions de la politique qui ont suivi la paix de Versailles,

des moralistes se lamentèrent sur le déclin de l'autorité (manifestation de force), ce bien qu'ils disaient perdu et qu'ils souhaitaient qu'on retrouvât. Or, le monde après avoir souffert d'un manque d'autorité allait encore plus souffrir d'un excès d'autorité, non seulement dans son aspect gouvernemental, mais aussi dans son sens universel. Les deux grands hommes de Berlin et de Rome ont prétendu ramener l'ordre et l'autorité. Était-ce l'autorité ou sa caricature ? A la place du désordre qui est un mal, on a mis une apparence d'ordre, mais au prix du sacrifice de la dignité humaine. Après cela, si l'homme est malheureux, les dictateurs et les gens férus d'autorité vous diront que l'homme ne compte pas, qu'un groupement d'hommes ne compte pas non plus, que des millions d'hommes ne comptent pas davantage. Qu'est-ce qui compte alors ? Le triomphe du principe et la victoire de l'idée ! Ce n'est pas autrement qu'on amène les humains au dégoût de vivre, au vertige de l'abîme et à la culture du désespoir. L'autorité, il en faut certes, mais c'est en considérant ce qu'elle a apporté au monde derrière le paravent d'une cynique philosophie de la force, qu'on se méfie d'un vocable qui prend soudain la signification d'une tyrannie et qui n'est rien d'autre qu'un attentat à notre indépendance.

Par définition, la force allemande n'est que violence et haine. La vraie force est dans l'amour, la générosité, le sens d'une justice universelle. Oscar Wilde a dit : « Quand la force n'est que la force, elle est le mal. » Et le mal, c'est la violence, fonction de faiblesse morale, élément secret de discorde, orgueilleuse manifestation de la méchanceté. La force uniquement matérielle ne sait que détruire. Est-ce que la destruction est le but de l'homme, le programme de la civilisation ? N'est-elle pas le suprême argument du barbare ?

Voyez Hitler. C'est le dictateur inhumain par excellence. Il est sans nuances et sans finesse. Il est hors de proportion avec la mesure humaine. Ce qui l'intéresse par-dessus tout, c'est la domination du monde. Froid, méthodique

sa vie privée est celle d'un ascète. Il n'a pas de faiblesse. Un être aussi dépourvu des passions du cœur et dont l'esprit ne se complaît que dans les sphères glacées du calcul a fait peut-être, à Munich, une grande Allemagne, il n'a pas fait son bonheur. Pour réaliser son rêve d'hégémonie germanique, pour étendre toujours plus loin, et plus loin encore, les frontières du Reich, il ne reculera devant rien et, pendant un temps, aura même l'air de sacrifier sa propre doctrine. Il tendra la main à Staline, quitte, au moment voulu, à fondre sur la Russie.

Tout lui réussit ou lui paraît réussir. Il n'en reste pas moins que c'est un barbare. Le sophisme d'une certaine définition allemande du progrès impose qu'il y a des peuples (en réalité un seul) prédestinés à la domination. Sophisme de dictateur ! Le monde aujourd'hui est la victime de la force ivre d'elle-même, se forgeant sa propre mystique et son propre délire. Par la méconnaissance même de la vie logique, par l'opposition systématique de l'insensibilité hitlérienne à la sensibilité des démocraties, la guerre entreprise sous le signe de la pire perversité d'esprit nous donne un avant-goût de la paix hitlérienne. Maurras a dit un jour que le désespoir en politique est une sottise absolue. Souvenons-nous de cette parole qu'on pourra lui opposer, maintenant que pour d'aucuns, et peut-être pour lui-même, le désespoir est à la base de l'organisation d'attente de quelques-uns des peuples vaincus.

Né de la haine, Hitler a fait appel à la haine pour réaliser les buts de l'éternelle Allemagne « barbare et gothique ». Que d'autres vantent son génie, sa volonté implacable, ses longs desseins, son obstination, son courage, nous voyons, nous, le revers de la médaille : entêtement, vanité, ruse, mensonge, méchanceté. Il a puisé son pouvoir dans le faux désespoir du peuple, autant que dans la carence des vainqueurs de 1918. Mais quel fut le secret de la psychose qui entraîna tant d'êtres humains à se dés-humaniser et leur fit accepter comme une noblesse le

régime de la dureté, de l'humilité, de l'esclavage ? Il n'y a pas lieu d'admirer l'armature formidable, la cuirasse de fer dont l'Allemagne tire un si grand orgueil. On sait de quel prix elle a payé cet effort. Le muscle sans chair constitue un phénomène dont on peut espérer qu'il sera passager, et comment ne le serait-il pas et comment croire qu'une régression systématique puisse durer ? La loi du sacrifice ne doit pas être aveugle et le sacrifice, pour être utile, ne saurait être consenti pour des buts étroits sans vraie grandeur, pour des buts ravalant la dignité de l'être. Demander à une nation de se dépouiller de son libre arbitre dans toutes les circonstances, lui imposer des restrictions de toutes les heures, refuser à la famille la direction spirituelle de l'enfant, obliger le citoyen à penser selon les indications de l'État, exiger du travailleur un effort sans limites, du contribuable des saignées continuelles, ce n'est pas là le signe de la vraie force, qui est d'abord morale.

Les succès de l'Allemagne, pour troublants qu'ils soient, ne sont pas durables, et même des victoires plus décisives creuseraient plus profondément la tombe de l'hitlérisme. Une jeunesse nourrie de la philosophie de la violence et de l'orgueil ultra-nationaliste et racial, comment ne se serait-elle pas laissée séduire par l'éloquence des arguments de force illustrés par le plus perfide sophisme patriotique ? Le dictateur de Berlin, négateur du passé, décrète la mort de l'esprit et la démission de la morale chrétienne. Il entend se dégager, lui et l'Allemagne, de tout le passé. Rompre les ponts avec les traditions éprouvées, se projeter dans l'avenir du seul élan de l'orgueil, forger une morale outrancière d'égoïsme — à quoi cela peut-il mener et vers quel avenir ? En éloignant la jeunesse de son destin, en la détournant de ses préoccupations normales, en empoisonnant les sources de son inspiration et en faussant les directives de son intelligence, on appauvrit une nation du plus vivant de son patriotisme spirituel au bénéfice d'une force toute physique.

L'esprit de persécution, c'est le mot d'ordre hitlérien. La première proie qu'il désigna fut le juif, victime facile, chaînon vulnérable, épisode lucratif. Dans l'esprit persécuteur, c'était le prélude à une action plus vaste. Le grand dessein de la dictature fut de faire de l'État un arbitre exclusif, une religion contre la religion, en somme de substituer à une morale universelle — commandant à l'État et à l'individu dans le respect de la liberté de l'homme, de sa dignité, de sa volonté, — une morale politique de circonstance, niant à l'homme tous ses droits pour les reporter sur la personnalité de l'État. Le catholicisme était visé, et le christianisme tout entier.

Les peuples veulent être heureux. Même s'ils n'y parviennent pas toujours, c'est le but légitime qu'ils se proposent. Et le bonheur est d'abord dans le fait de la vie qui, aux yeux du chef allemand, doit être offerte en sacrifice à la réalisation d'une hypothétique et factice grandeur de l'État immoral. De ce point de départ vient le divorce tragique des peuples. Il faut aimer la vie pour en faire un bien précieux et orné, la vie, ce plus grand des miracles, cette merveille unique. Qui n'en sent le prix véritable, hors des frontières de la prison nazie ? Vivre : se mouvoir dans la liberté de l'action, le frémissement de la paix, l'intensité du désir, l'ivresse de l'amour ! Vivre : se projeter tout entier dans la nature et tout ensemble ramener la nature à la mesure humaine, va-et-vient incessant du monde intérieur au monde extérieur, du visible à l'invisible, du rêve à la réalité ! Vivre : s'épanouir dans la lumière et goûter le mystère ardent de l'ombre ! Vivre : respirer, aimer, chanter, rire, souffrir, pleurer ! Vivre : victoire sur l'immobilité et victoire sur la mort !

Est-il possible que la vie soit condamnée, que des millions et des millions de vies doivent finir, que soient supprimées la joie de vivre, la douceur de vivre et que déjà s'étende sur l'humanité le noir empire de la mort ? Aux heures actuelles si poignantes, il se peut que la jeunesse, toute à l'enthousiasme du devoir et à la griserie du sacri-

fice, et qui à peine a commencé de vivre, accepte avec un viril courage de marcher à la mort pour préparer à ceux qui naîtront après eux une vie meilleure, mais nous, les hommes vieillissants, aux tempes grisonnantes ou aux cheveux blancs, qui avons parcouru plus que les trois-quarts du cycle de notre existence, nous sommes étreints par la douleur et nous ne pouvons détacher nos yeux du spectacle de cette jeunesse sacrifiée. Cette jeunesse — il n'est pas question de l'allemande qui consent à se battre pour une cause inhumaine, et le sait — ne se pose aucune interrogation, obéissant à un enthousiaste réflexe de l'honnêteté ; cette jeunesse, c'est le contraste frappant d'un monde civilisé en face d'un odieux tyran qui défie jusqu'aux forces éternelles, et repousse la notion du divin.

AGRESSIONS.

Hitler et son état-major politique et militaire, si minutieux dans l'expression et l'organisation de la haine, n'avaient donc en vue que la destruction de l'Europe traditionnelle et civilisée et le déséquilibre du monde. Ils eussent été bien embarrassés de dire, de prévoir, ou seulement de rêver ce qu'ils construiraient sur les ruines. Honneur, conscience, devoir ? Des mots ayant une acception spéciale dans le vocabulaire nazi qui les vide de leur substance de noblesse, d'héroïsme et de fécondité. Pour Hitler, l'univers doit s'offrir désormais au seul perfectionnement matériel, sans souci du perfectionnement moral — et même contre lui. Pour justifier son agression, Hitler se réclame, en imposant l'ordre nouveau, de l'ordre tout court. Prétention singulière ! L'ordre n'est pas une apparence, mais une réalité. L'ordre sage et vrai doit conduire au bonheur. Mais l'ordre des nazis qu'est-ce que c'est ? A qui et à quoi a-t-il servi ?

Il a commencé par une agression contre l'Allemagne elle-même qu'il devait asservir pour l'amener à partager

ses vues, à épouser aveuglément ses haines et à croire à sa doctrine. Ordre hitlérien, discipline hitlérienne : état de soumission aveugle, sujétion humiliée de la pensée, suprématie du muscle. Mais il lui a fait entrevoir aussitôt un temps où la force allemande apportée à son plus haut point s'appesantirait sur l'Europe et, plus tard, sur le monde, réglerait l'avenir et ferait du Reich le plus puissant empire de tous les temps et de chaque Allemand un souverain en miniature. Il a d'abord menacé et puis il a fait œuvre de séducteur, et l'Allemagne, l'immense Allemagne s'est soumise à la volonté de l'étrange aventurier. Hitler pouvait dès lors lancer son cri : « Nous sommes le mouvement, la révolution perpétuelle » et se vanter avec un orgueil pervers : « Nous sommes des barbares et nous voulons être des barbares. »

Pendant plus de six ans, l'Allemagne s'est trouvée sous une tyrannie de fer. Conscients ou inconscients, les Allemands furent des ouvriers de mort, et avec quelle ardeur ! Les idées secrètes et furieuses qui menaient le peuple vers le plus absurde destin créèrent entre les frontières du Reich un climat étouffant dont il s'accommoda volontiers. Jamais suggestion ne fut plus forte ni plus collective. Le chaos psychologique et social dans lequel s'est débattue après la dernière guerre, l'Allemagne brusquement réveillée par la défaite du rêve de la guerre fraîche et joyeuse, devait avoir des répercussions graves et, d'abord, l'effondrement du plus puissant militarisme de tous les temps. Ce fut vraiment un chaos étrange, inexplicable. Écoutons un témoin allemand de l'époque :

« La Révolution déchaînée, les officiers d'hier bafoués, la stupéfiante et immédiate bolchevisation des troupes allemandes (sait-on qu'elles s'étaient alors exactement constituées selon le système du soviet ?), les fusillades à Berlin, la lutte sourde — et bientôt sanglante — entre le reste de *l'armée de frontière* et les troupes de sécurité, le coup de force manqué de Kapp, la guerre civile... et par-dessus tout, l'effroyable désarroi moral d'un peuple las et mou-

rant de faim qui se sent prêt à accepter tout et de préférence le pire...» Le pire? Cela ne devait pas tarder et Hitler est venu. « Les meilleurs esprits n'arrivaient pas, écrit un critique anglais, J.W. Carrington, à comprendre l'Allemagne. Pacifiste ou belliqueuse, réactionnaire ou révolutionnaire, quelle était alors sa pulsation? C'est que ceux-là ignorent la maladie honteuse et congénitale du colon germanique.» Au fond, Hitler était le mal attendu, inévitable, que l'Allemagne allait contracter avec enthousiasme.

Soumise, disciplinée de nouveau et avec quelle terrible rigueur, l'Allemagne en proie au plus cruel délire, qui n'avait plus qu'une pensée, celle de son chef, plus qu'une volonté, la sienne, était devenue un instrument magnifiquement réglé pour la préparation de la nouvelle guerre, non une guerre de revanche, mais de conquête totale et de domination universelle.

L'agression contre l'Europe se préparait dans le secret absolu. Qu'un tel secret ait pu être gardé, sans que rien n'en transpirât, voilà qui donne une idée de l'effroyable organisation allemande. On savait, sans doute, que le Reich s'armait, mais aucun service d'espionnage n'avait surpris l'ampleur, la qualité et la quantité de cet armement. Du reste, jamais la Grande-Bretagne ou la France, pacifiques et optimistes, n'auraient consenti à soumettre leurs peuples à un régime d'esclave pour la préparation d'une guerre à laquelle, trop longtemps, elles n'ont pas cru. Leur erreur est incontestable, mais cette erreur elle-même et l'imprévoyance fatale avaient des excuses : sentiment pacifiste, respect de l'homme, confiance dans la raison.

La guerre de l'Allemagne devait être moins une guerre qu'un complot contre la sécurité du monde. Le peuple s'est privé de manger pour fournir des armes. Il s'est privé de repos pour travailler pour la guerre. Il s'est privé de tendresse, et il s'est privé d'amour. L'Allemagne était devenue une immense usine camouflée. Par milliers, chars d'assaut, avions, canons s'entassaient, et on l'ignorait. Elle prenait une avance sur l'Europe, qui en 1938

était de six années. Avec une précision mathématique, tous les calculs étaient faits en vue d'un écrasement rapide de l'Europe endormie, d'une victoire totale qui aurait sa répercussion jusque sur les autres continents, et l'Amérique elle-même.

A Munich, l'Europe avait cédé sur tous les points et Hitler pensait bien qu'elle céderait encore sur la Pologne, et ensuite sur l'Alsace-Lorraine. Sinon, ce serait la guerre, et à la date qu'il s'était assignée. Mais dès l'agression contre la Pologne, la Grande-Bretagne s'était levée et la France d'abord hésitante, espérant trouver une issue dans un attermoiement qui serait mis à profit pour des conversations par l'entremise de l'Italie, fut quelques heures plus tard aux côtés de son alliée contre l'Allemagne nazie. Elles savaient, pourtant, les deux grandes puissances, que leurs préparatifs laissaient à désirer et que les hostilités apporteraient, au début, de cruelles surprises, comme en 1914. Elles en étaient restées, en effet, aux leçons de l'autre guerre. Même la campagne de Pologne, laquelle en moins de trois semaines fut mise hors de combat, toute sanglante, déchirée et torturée, n'avait pas suffi à éclairer Londres et Paris. Cependant, l'Allemagne avait révélé une partie de ses moyens et de son secret. Elle avait donné, sur les routes polonaises, une idée de sa force. « J'ai vu dans un film sur la guerre en Pologne, écrit André Maurois, la marche d'une division de chars précédée d'immenses jets de feu : c'était une vision d'Apocalypse. Les plus braves des hommes, placés à l'improviste devant une telle menace, à laquelle on ne les avait pas préparés, avaient peu de chance de *tenir*. » Oui, la campagne de Pologne fut une chose horrible. D'après les récits convergents, nous imaginons les préparatifs d'épouvante et il semble bien que rien ne pouvait résister à une armée aussi bien pourvue. Partout, elle serait victorieuse et déjà on prononçait le mot d'invincibilité. Puis ce fut — le triste épisode de la campagne de Norvège excepté — le silence de l'Allemagne. Elle immobilise la guerre, elle la pourrit comme

elle dira, et c'est terriblement vrai. Hitler se révèle pour une fois bon psychologue. Il sait combien la France, sur qui le monde se reposait et qui résumait toute l'espérance des peuples, était mal préparée, diminuée de tous moyens de résistance et politiquement décomposée. Huit mois d'attente et, ce qui est plus pénible, huit mois d'ennui ! Dans la coulisse, agit déjà un hitlérisme français, une minorité ridicule si on l'évalue en chiffres. Un petit groupe de politiciens, unis par les plus bas intérêts à un groupe de financiers et d'industriels, peuvent à leur guise, mais avec une prudence calculée, semer l'inquiétude et répandre des rumeurs suspectes. Sous le manteau, on répète que l'armée allemande est invincible, qu'on sera écrasé au premier choc et, si l'on prétend résister, on sera annihilé. Le défaitisme poursuit son œuvre. Cette poignée d'hommes n'est pas la France, mais la propagande opère dans un climat vicié, et la confiance est en train de se perdre.

Les chefs politiques ont montré leur petitesse et leur incompetence, les chefs militaires leurs hésitations et leurs inquiétudes. Quelque chose ne va plus... Ainsi à l'agression imbécile du ministère Blum contre les deux cents familles, celles-ci s'apprêtent à répondre par une agression, bien plus grave, contre la France. Dans le mystère des esprits s'élabore déjà, je ne dis pas le processus de la trahison, mais celui de la collaboration avec l'Allemagne. C'est un des calculs d'Hitler de se créer dans les pays qu'il veut conquérir un foyer de sympathie qui l'aidera à vaincre, autant par la démoralisation que par les armes, et c'est le plus tragique de la tragique aventure. La France n'eût pas été si vite abattue et le découragement n'eût pas si rapidement détruit les forces de résistance, si elle avait eu les chefs qu'il fallait et le minimum de matériel pour l'organisation de sa défense militaire.

«Après la chute de Byzance sous les coups des Turcs, l'Europe s'aperçut en frémissant, écrit Stephan Zweig, que par sa sombre indifférence une puissance destructrice

a fait irruption chez elle, qui paralysera ses forces pendant des siècles.» Éternel recommencement de l'histoire : l'Allemagne, puissance destructrice, s'introduit dans toute l'Europe avec la même cruauté et pour une fin plus néfaste. Nous voyons avec terreur le chemin parcouru par les hordes germaniques. Où s'arrêteront-elles ? Une victoire définitive des forces du mal n'est pas possible, car les conditions modernes de la guerre assignent elles-mêmes des limites à l'invincibilité, et les conditions morales davantage que les conditions matérielles. Une victoire allemande défierait trop les forces supérieures et invisibles qui règlent la marche de l'humanité. A une période de ténèbres et de malheurs succèdera un jour et, au pis aller, dans un délai même éloigné, la revanche des forces morales, plus invincibles qu'aucune autre. « Dans l'histoire comme dans la vie des hommes, dit encore Stéphan Zweig, le regret ne répare pas la perte d'un instant, et mille années ne rachètent pas une année de négligence. » Ce n'est pas moins vrai pour l'Allemagne que pour la coalition de ses victimes et de ses ennemis. Il suffit qu'il nous reste l'héritage de puissances passées, grandiose et prospère, et le souvenir actif d'une gloire qui entretient toujours dans le cœur des hommes le culte de la vérité. C'est, en effet, en des heures comme celles-ci pathétiques et angoissantes, que la vérité reprend le dessus, nous donne le courage de voir clair, de renoncer à nos erreurs et de reviser l'échelle subtile de nos passions.

Dans la pire détresse des déchéances momentanées, il y a quand même au fond des âmes, une lumière qui luit, une espérance qui s'entête. Les premiers succès de l'Allemagne, malgré sa formidable préparation matérielle, est un hasard de la destinée. D'une telle réussite, le résultat ne peut être que le fléau de l'ambition débordant tous les cadres de l'humain. Le drame monstrueux continue à se dérouler selon le plan tracé par un génie ou un fou, l'homme qui, à lui seul, veut faire échec à vingt siècles de christianisme.

Les troupes allemandes s'avancent vers la frontière hollandaise et l'on entend le bruit des armées en marche. Les concentrations de forces immenses ne semblent guère émouvoir chefs politiques et chefs militaires, à moins que ceux-ci et ceux-là, pratiquant un coupable silence, entendent laisser dans l'ignorance l'armée toujours aussi héroïque et, à l'arrière, le peuple toujours aussi courageux(1). Une étrange aphasie s'empare de ceux qui détiennent les leviers de commandement. De rares observateurs comprennent enfin, mais trop tard, que la machine est détraquée et que tout l'héroïsme du monde n'empêchera pas la France d'être battue.

Ce printemps, le beau printemps de 1940 trouve Paris installé dans ses habitudes de guerre immobile, en somme une attente pas trop désagréable. Les lilas sont en fleurs, l'aubépine offre sa pâleur tendre et les roses leur parfum. Dans le ciel clair passent de délicats nuages. La coulée musicale des eaux vives, le bruissement des ruisseaux et la voix des fleuves, tout contribue à créer un atroce alibi

(1) Même des esprits parmi les plus fins et des écrivains parmi les plus clairvoyants s'étaient laissé tromper par les doubles autorités civiles et militaires. Rien de plus triste que les lignes optimistes que Chardonne écrivait à la fin de l'automne 1939 et qui montrent que la France n'avait pas la moindre idée du danger exact qu'elle courait. « Nous étions déjà accoutumés à l'événement sans le savoir. Notre sensibilité fantasque, vite déréglée, bientôt atténuée les chocs — en cela brave complice de la vie qui veut l'effacement de tout. La France n'était pas surprise, elle était défendue, et enfin gouvernée; et l'on se rappelait avec effroi la dernière guerre, cette horrible surprise, le pays débordé, sans maîtres, résistant des années dans une héroïque débandade; et, plus tard, encore surpris et débordé par la paix, et puis par l'argent et la pauvreté, toujours mal conduit, dupé, ignorant, jusqu'à ce jour où, sur la ligne Maginot, il s'est ressaisi et se reconstitue. En cet automne 1939, la guerre ressemble à la paix, à ce que nous appelons la paix, faute d'imagination. »

de douceur. Non, jamais la nature ne fut aussi excitante avec ses journées gonflées de trésors et ses vivantes nuits... La guerre n'est pas loin, c'est vrai. Elle ne dérange personne. A peine cerne-t-elle d'une ombre fine la joie confuse, l'espérance irréflechie. Un jour, comment pourra-t-on croire que ce commencement de printemps ait pu être si beau ?

Georges DUMANI.

OPHÉLIE.

I

*L'eau de l'œil du roi
A mouillé le toit...
Couronne de lilas
Trois fois trois de joie...*

Alice chantonait en marchant le long du fleuve que les arbres de la berge, agitant leurs feuilles nouvelles, semaient de reflets verts.

A travers les voix confuses des forêts, sonores des torrents, sourdes de la terre, les différents printemps du monde se font signe et se répondent. Les villes, prises d'assaut par une certaine douceur de l'air, offrent aux campagnes, humides de rosée et roses de jeunesse, leurs ouvriers, leurs automobiles et de gros colis pleins de fatigues et de misères.

Et puis voilà, il ne me reste plus qu'à mourir...

*L'eau de l'œil du roi
A mouillé le toit...*

Elle boitait. Le rythme brisé de sa marche rendait plus pathétique la fragilité de son corps.

*Couronne de lilas
Trois fois trois de joie...*

« Mourir ! Quelle importance, on peut bien mourir à vingt ans. Si j'avais eu ne fût-ce qu'un chien, j'aurais peut-être été obligée de vivre... Mais vivre seule sans préparation ? Si mon père n'était pas mort brusquement, peut-être m'aurait-il expliqué ce que je dois faire. Mon existence s'arrête là... »

Alice trébucha sur une pierre.

« ... et mon ombre ne courra jamais plus devant moi. Je suis sans avenir. Je n'ai qu'un petit passé inconsistant, un passé de poupée que mes pas traînent derrière eux comme un gant fané ! »

Alice se revit couchée dans son étroit lit de fer que la tendresse de son père ornait de rubans en papier colorié.

« Comme cette maladie de mes os dura longtemps, j'avais 17 ans quand je pus me lever pour la première fois ! A Berck, sur la plage, je ne voyais que du ciel. La mer, je l'entendais, mais je ne la voyais pas.

*Des boules de lumière
Roulent sous mes paupières
Que ferai-je de toi
Bel objet sans voix ?*

« Devant la photo de ma mère posée sur la commode, papa la nuit jouait parfois du violon, ses joues alors rentraient drôlement en dedans. Le soir, après avoir joué pendant des heures à l'opéra dans ce terrible orchestre où tous étaient si méchants, il paraissait toujours fatigué. Comme j'aurais voulu voir le visage vivant de maman ! Lorsque mon père me disait : elle est morte... au commencement je ne comprenais pas ce que cela voulait dire... Oh ! toutes ces années sans bouger ! heureusement que j'avais l'ocarina et que je me composais de petits poèmes pour amuser mes idées.

*L'eau de l'œil du roi
A mouillé le toit.*

« Avec de l'argent qu'aurais-je pu faire ? Et sans argent que vais-je devenir ? Vendre les vieux cahiers de musique ? Travailler ? Je ne sais rien, j'ai peur. Les hommes me font peur... Si je continue à vivre, je finirai comme Madeleine qui, à cause de son gosse et pour ne pas mourir de faim, ramène le soir des hommes chez elle ; si j'avais eu ne fût-ce qu'un chien... »

*Que ferai-je de toi
Bel objet sans voix... ?*

« Un jour, au coin du boulevard, un Japonais contre mon oreille murmura : « Viens, suis très riche, suis cousin avec « l'Empereur de mon pays... » Il mentait pour sûr, j'étais terrifiée, sa peau luisait... Les hommes me font peur... »

La route qui longeait le fleuve bifurquait en un coude brusque pour contourner une grande propriété dont les jardins bleus descendaient jusqu'à l'eau.

« Que c'est ennuyeux, songea Alice, de quitter cette rive ! Si je perds l'eau des yeux, peut-être n'aurai-je plus le courage de revenir m'y jeter. »

Elle s'arrêta, une grille de fer se dressait devant elle. « Et puis tant pis, puisque je vais mourir, je peux bien faire des choses défendues. »

Et Alice assez facilement escalada la grille. Le parc était si beau qu'éblouie, elle ferma les yeux...

*Des boules de lumière
Roulent sous mes paupières...*

Une immense nappe de gazon s'étalait en pente douce de la terrasse de la villa jusqu'à la berge. À droite et à gauche, des parterres de fleurs précédaient avec leur cérémonial mystérieux la procession, vers l'eau, des arbres centenaires. Au loin, le

soleil glissait lentement vers ce lieu de l'horizon où le ciel rejoint un paysage de la terre.

« Il faut que je meure avant l'obscurité. Je ne dois plus traverser de nuit. Dieu comprend, j'en suis sûre, ces choses... »

Elle avançait à petits pas et fredonnait :

*Entrez, entrez, Mademoiselle,
Les anges vivent au salon,
Le premier redore ses ailes,
Le second dort sur son violon,
Le troisième change de prunelles,
Ce sont des anges sans façon,
Entrez, entrez, Mademoiselle...*

« Comment regarder les arbres, comment les placer avec leurs couleurs, leurs frémissements, au fond de ma tête pour ne jamais les oublier? Que vais-je trouver après la vie? Peut-être un jardin comme celui-ci, avec des fleurs jaunes aux cœurs rouges, comme ces fleurs, et de l'herbe comme cette herbe, rase et drue, pareille à de la mousse... Allons, je vais commencer à compter jusqu'à trois... Un! prononça tout haut Alice. C'est dommage de mourir avant qu'un homme m'ait embrassée. On doit avoir une drôle de sensation, un peu comme celle que l'on éprouve quand la mélodie du beau Danube bleu frôle les épaules et le visage. Pourtant Madeleine m'a affirmé que les hommes étaient des cochons, avec des mentons qui piquent et des doigts qui font mal. Maintenant, je vais dire : deux !

Et Alice cria : « deux ! » la bouche tendue vers le fleuve. Cinquante centimètres de gazon la séparaient de l'eau...

« Les corps des noyés, pensa Alice, ressemblent à des outres... Tiens, si je mettais des fleurs dans mes cheveux, ce serait plus joli. »

Alors allant de ci de là, de son petit pas boiteux, Alice cueillit des fleurs qu'elle piquait au fur et à mesure dans les nattes

blondes entourant son front. Puis elle se rapprocha de la berge. Sur la rive d'en face une auto passa à toute vitesse.

« Où est la vie? continuait à penser Alice. Là où est mon père et ma mère et des milliers d'autres. Comment est-ce là-bas? Les oranges doivent y être plus grosses et il y a chaque soir des bals à crinolines dans de longs palais sans plafond. D'un ciel rose même à minuit coulent des ruisseaux de valse et je tournerai comme une folle, respirant le parfum d'une moustache brune. Quand vais-je me décider à dire : Trois! Heureusement je ne sais pas nager. Le soleil s'approche de la terre. Je ne dois plus traverser de nuit et l'ombre sera vite là... Si j'avais eu ne fût-ce qu'un chien... »

« Trois », murmura Alice dans un souffle...

*
* *

- Tiens, mets-lui ce coussin sous la tête et va te changer.

Irène, avec précaution, plaça le coussin sous la tête d'Alice, pendant que Marc essayait de lui faire avaler un peu de cognac.

Irène se promenait dans son jardin lorsqu'elle aperçut la frêle silhouette d'Alice immobile près de l'eau, elle eut à peine le temps de s'étonner de sa présence qu'Alice disparut comme happée par le fleuve. Alors Irène, que son entourage avait surnommé l'« Amphitrite moderne », s'élança dans le fleuve à la recherche de la jeune fille. Ses bras musclés fendaient le courant avec force et précision. Elle n'eut aucune peine à repêcher la pauvre Alice évanouie.

— Va te changer, répéta Marc, je m'occuperai d'elle.

Irène, en sortant du salon, se regarda dans le miroir de la porte. « A la prochaine fête costumée de cet été, j'apparaîtrai en robe du soir, trempée des pieds à la tête. Cela me va très bien. Marc eut le coup de foudre pour moi en me voyant en

costume de bain. Ton corps est celui d'une divinité grecque nourrie de paysages français, me dit-il un jour.»

Marc, penché sur Alice, parvint à glisser entre les lèvres serrées et blanches de la jeune fille quelques gouttes de liqueur. Alice entr'ouvrit les yeux :

— Suis-je morte? murmura-t-elle. Est-ce vous la mort?... Comme c'est bon la mort...

Et elle sourit.

— Tu n'es pas morte. Je ne suis pas la mort. Je suis Marc Villiers pour te servir et t'obliger à boire ce liquide brun. Tiens, Ophélie, avale.

Alice ne comprenait rien, mais elle obéit et but tout. Alice devint loquace :

— Où suis-je? Il fallait bien que je meure. Je ne pouvais pas faire autrement. Si j'avais eu ne fût-ce qu'un chien... et maintenant où dois-je aller?

— Tu resteras ici.

— Jusqu'à demain?

— Tant que tu voudras.

Alice arrangea les fleurs dans ses cheveux.

— Sois tranquille, Ophélie, tes fleurs sont là.

Comme elle est jolie, songeait Marc, et si transparente. On pourrait l'effacer en respirant trop fort. Quel est son âge? Dix-sept ans peut-être.

— Monsieur, j'ai froid.

Alice claquait des dents.

— Imbécile que je suis. Tu vas vite venir. Je te conduirai chez Irène, ma femme, qui te mettra au lit. Peux-tu te lever toute seule?

— Oh! oui, oh! oui, seulement, Monsieur, ne vous effrayez pas et ne riez pas non plus, car je boite...

Alice debout fit quelques pas. Marc sentit s'ouvrir en lui un abîme, dans le vide duquel son cœur, pris de vertige, se perdit.

*
* * *

— Oh ! Irène, nous avons oublié le chien !

— Tant pis, nous l'achèterons demain.

— Mais non ! les magasins sont encore ouverts, fais demi-tour. Pense à la joie d'Ophélie.

Irène obéit à son mari et l'auto vira. Dans les grottes obscures où des mains affairées trament les destinées, trois fils se sont brouillés inextricablement. Que clament les bouches des profondeurs ? Elles racontent ce qui adviendra sur les surfaces panoramiques de la terre, si tel démon a mal dormi ses cauchemars et si tel ange a oublié sa boîte à fards dans une église. Les récits transformés deviennent nos gestes, nos passions, nos fatalités humaines. Collez votre oreille à l'endroit le plus pâle du ciel ou sur cette partie du sol la plus tendre et vous les entendrez, les bouches des profondeurs, bourdonnantes d'oracles, ordonner son succès, nos faillites, nos douces. Comment sauter par-dessus ces sortilèges, fuir ces complots de l'inconnu, s'arracher à ces impératifs fulgurants qui détruisent nos cœurs et qui nous mènent au bout de la vie, les veines enchaînées ? Faut-il, pour se libérer, déchirer son ombre ? Traquer le silence par des meutes de rumeurs ? Saper ces murailles d'ordures que les villes élèvent, au-devant de nos pas ? Suivre l'amour le plus fou jusqu'à épuisement de nos larmes ?

Un petit chien, une longue auto noire et deux personnages, un homme et une femme avec du brouillard plein les prunelles, ont franchi la grille du jardin...

— Comment vais-je l'appeler ? demandait Alice.

— Appelle-le Mouton, suggère Irène.

— Mouton ou Miracle, propose Marc.

— Oh ! Miracle, que c'est joli ! Miracle, viens ici, couche-toi à mes pieds. Tu es mon Miracle, le miracle d'Alice !

— Le miracle d'Ophélie, murmura Marc.

*
* * *

Marc frappa à la porte d'Alice.

— Ophélie, es-tu là ?

— Non, répondit Alice. Je suis partie.

— Ouvre la porte.

— Je n'ai pas de bras.

— Viens voir, il y a un nouveau nid dans le châtaignier.

— Ophélie s'est envolée.

— Où s'est-elle envolée ?

— Dans les zones claires, et il n'y a plus d'oiseaux là-bas.

— Alors, c'est un endroit triste, reviens.

— Je ne puis, des mains de neige me tiennent prisonnière et je respire à peine.

*C'est dans les zones claires
Que naissent les arpèges.
Mais des mains de neige
M'y gardent prisonnière.*

— Ouvre la porte.

— A quoi bon ! mon cœur ressemble au silence.

— Il n'y a pas seulement le nid, il y a aussi mon poignet.

— Votre poignet ?

— Oui, en voulant te couper une branche, je me suis blessé avec la serpe, je saigne et Irène n'est pas là.

Alice ouvrit la porte. Les mains de neige avaient fondu.

*
* * *

— Si nous donnions un bal pour Ophélie.

Irène, le corps enduit d'une huile sombre, prenait, couchée

sur la terrasse, un bain de soleil. A cette suggestion de sa femme, Marc fronça les sourcils :

— Un bal ?

— Oui, car que pouvons-nous faire pour cette petite, sinon essayer de la marier ?

— Bien, donnons un bal.

Le bal d'Ophélie, entrez dans la danse au nom de la plus belle ! Vous, les paupières fleuries des champs, fleurs qui faites pleurer ! Vous, les gros ours blancs à col marin et les pélicans en bicorne. Vous, les colonnes sans nombril, femmes des régions solaires. Vous, les noyés aux genoux mous, épouvantails de poissons, qui flottez, privés de cervelle, au fond des océans où ne s'égare jamais un signe de lumière. Vous, les bêtes des villes, harnachées de bijoux, traînées par des vivantes folles, ou traînant à grand fracas de plumes d'autruche des morts qui s'entêtent encore à dire : non. Vous, les enfants d'un peu partout avec vos pouces en sucettes et vos reparties de requin. Vous, les jeunes gens, alpinistes des cœurs, qui n'avez froid qu'aux yeux lorsque l'amour appelle, entrez dans la danse au nom de la plus belle...

Mais ces choses, Marc ne fit que les rêver.

*
* * *

— Ma robe sera verte, en soie luisante. Ce sera très joli avec ma parure de péridots et de grenats, expliquait Irène.

— Moi, j'aimerais tellement avoir une robe en mousseline blanche, large comme un nuage et je mettrai des fleurs dans mes cheveux.

Alice parut réfléchir, puis :

— Dites-moi, Irène, est-ce que Marc avait un poney lorsqu'il était petit ?

— Je ne sais pas, demande-le lui.

La barque glissait rapide dans le sens du courant. Irène

ramait et Alice tenait les cordons du gouvernail. Elles dépassèrent le bois d'ormeaux de la berge voisine, puis la guinguette du père Jean. Un vent fin de printemps fendait comme avec un canif la chair immatérielle de l'air et donnait à la surface du fleuve l'apparence d'une chevelure de verre crépélé.

— Est-ce que Marc aime le son de l'ocarina ?

— Pourquoi ?

— Parce que lorsque je vivais couchée, j'en jouais tout le temps.

— Tu veux que je t'achète une ocarina ?

— Oh ! non merci. Maintenant, c'est fini. Auparavant, je n'avais autour de mon lit qu'un mur dont je connaissais par cœur les petites fleurs bleues et les petits paniers mauves avec leurs taches et leurs raccords. Alors, jouer de l'ocarina, c'était pour moi voyager, cueillir des grelots d'or sur des montagnes remplies de feu, grimper à des arbres blonds, agiter des mouchoirs en signe d'adieu vers d'énormes bateaux mugissant qui s'en allaient de l'autre côté du soleil, dormir en traîneau au clair de lune, élever un éléphant nain dans un jardin de pierrieres, et encore, et encore...

Irène n'écoutait plus ce que racontait Alice, elle songeait : « Il faut, pour plaire à Marc, que je sois belle le soir du bal, plus belle qu'Yvonne et que Thérèse. Yvonne, du reste, a de trop grosses mains et Thérèse un menton fuyant. »

La barque fuyait, elle aussi, poussée par le désir de l'eau de se joindre à la mer et par les rames qu'animaient les bras parfaits d'Irène.

*
* * *

Enfin, le jour du bal arriva. Depuis l'aube, autour des trois personnages affairés se produisaient des événements insolites : les lunettes bleues que Marc chercha furieusement jusque dans les vieux coffres du grenier, pleins de boîtes vides et de ces objets disparates que les vies bourgeoises déposent comme

un limon là où elles passent, furent retrouvées dans le moule à gâteaux de la cuisine. Irène se cassa un ongle en dépliant son mouchoir, avala une perle de collier et constata avec étonnement que les reflets de ses cheveux noirs n'étaient plus violets, mais roux. Ophélie, durant cinq minutes, perdit la sensibilité de sa main gauche, descendue dans le jardin et voulant cueillir une fleur, elle cueillit un oiseau, car les oiseaux, ce matin-là, ayant déserté les arbres, volaient bas au niveau des fleurs.

— Il y a quelque chose dans l'air, aujourd'hui, affirma Irène.

— La cinquième dimension essaye de naître, suggéra Marc.

— Le ciel couve un prodige, murmura Alice.

— Comme c'est bête ce que vous dites ! ricana Irène.

.....

Les invités étaient tous là, dispersés dans les salons et le jardin illuminé, lorsque l'orage éclata, brusque, effrayant, un orage d'apocalypse. Des trombes d'eau croulaient du ciel dément, alors que les vents venus des quatre coins de l'horizon s'acharnaient éperdument à souffler sur ce point du globe, cette villa et son jardin. Lustres et réflecteurs s'éteignirent, poignardés par le feu des éclairs. Des arbres tordus de douleur, giclaient des plaintes tragiques, pareilles à celles des hommes qu'on écartèle, tandis que le fleuve, imitant l'océan, se gonflait en de gros bouillonnements, inondant et saccageant ses berges.

Le ciel vola l'orage du cœur d'un homme pour l'exprimer avec ses moyens de dieu tonnant et tuant. Cet orage est le mien, cet orage est le mien, se répétait le cœur de Marc. Que tombe la foudre, que déborde le fleuve, que s'effondre la maison, je n'appartiens plus à ce décor, ces cartons, ces nuées. Sa main d'enfant « enchantée » me conduisit vers un pays nouveau dont je devinais les formes dans la poussière de mes rêves. Vienne la fin du monde maintenant ! Je sens l'amour,

archange aveugle, aux tempes translucides, marcher sur mes entrailles. Il est dans ma tête avec son rire de flammes, ses désordres de laine, ses cils de brillants, il est dans mes mains, battant des lèvres, coulant ses mots, aiguisant ses étreintes, il est dans mes genoux, pesant de tout son poids de larmes... Vienne la fin du monde maintenant...

Ruisselantes de pluie, les femmes s'étaient réfugiées dans le grand salon obscur.

Irène, comme une apparition, entra, tenant une lampe à la hauteur de son visage. Sa face ainsi éclairée paraissait être un masque de cire, et son corps, que moulaient la soie verte, constellée de gouttelettes, de sa robe, celui d'une sirène surgie des profondeurs marines. Des jeunes gens l'entourèrent.

— Où est Marc? demanda-t-elle.

— Marc doit être sur la terrasse.

— Et Ophélie?

— Nous ne savons pas.

Vers une heure du matin, lorsque l'orage se calma, les invités regagnèrent leurs voitures alignées le long de la route dans des flaques d'eau. Et le mari et la femme se retrouvèrent seuls au centre du grand hall désert.

— Marc, tu ne montes pas? interrogea Irène. Comme tu es pâle!... Quelle soirée atroce!

— Quel bel orage! Le jardin est dévasté.

— J'irai me rendre compte des dégâts.

— Il fait noir dehors comme dans un four.

— J'ai ma lanterne de poche.

— Tous les plombs de la maison ont sauté.

— Demain on les réparera.

— Moi, je vais monter, je suis morte de froid et de fatigue.

Bonsoir, mon chéri.

Irène embrassa son mari.

— Mais, au fait, Marc, où est Ophélie?

Marc sembla se réveiller d'un songe.

— Je ne sais pas. Dans sa chambre, probablement.
Bonsoir chérie.

Et Marc se dirigea vers la terrasse.

La pluie avait cessé. Du ciel et de la terre, noirs comme une seule immense forêt, s'évaporait une fraîcheur de glace. Marc aspirait jusqu'au fond de ses poumons cet air propre et froid. Ses prunelles vagabondaient dans l'obscurité à la recherche des contours lorsqu'il entendit derrière lui un pas. Il tressauta.

— Qui est là ?

— Personne, c'est moi.

Et la silhouette blanche d'Alice se détacha des ténèbres.

— Je cherche vos lunettes bleues.

— Mes lunettes bleues ?

— Oui, celles que vous perdez toujours.

— Elles sont dans ma poche... Viens ici...

La voix de Marc s'embruma.

— Approche.

La jeune fille obéit.

— Plus près...

Lui saisissant les poignets, il cria contre son visage :

— Ophélie, je t'adore, Ophélie, je t'adore, grâce à toi, j'ai compris la vraie beauté du monde. Tu m'as conduit devant le miroir de l'âme et j'y vois l'univers derrière nos deux images confondues. Tu as cousu ensemble dans tes paumes mon passé, mon présent et mon avenir ; en dehors de toi, Marc Villiers n'est que néant. Cette maison, Irène, mon métier, rien ne saurait désormais adhérer à ma vie, que ton visage, Ophélie. Ta présence, ta voix... Ophélie, je t'aime, ces mots jusqu'à ma mort et après ma mort bourdonneront autour de toi comme des abeilles folles. Je t'aime, Ophélie.

Il se tut. Elle se dégagea de son étreinte et murmura :

— Marc, je t'aime aussi... Qu'allons-nous devenir maintenant ? C'est affreux, je crois que je dois mourir. Conduis-moi vers un champ de tir. Il faut en finir avec tout. Là-bas,

l'air sera rayé de balles. Trois balles seront suffisantes, une pour chacune de mes prunelles et la troisième pour mon cœur...

— Non, Ophélie, désormais ce n'est plus le hasard qui disposera de toi. Si tu devais mourir, je te tuerais avant. Car tes os, tes cheveux, ton sang, Ophélie, m'appartiennent.

— Je t'aime, il faut que je meure. Pourtant quand tu me regardes, j'ai l'impression d'être éternelle.

— Ne parle plus de mort. Il faut que tu vives. Nous partirons d'ici. Nous irons loin dans un autre pays, dans le pays de tes poèmes. Tu auras là-bas tout ce que tu désires, Ophélie.

— Je ne désire que ta présence, la vie me fait peur...

— Tu n'auras plus rien à craindre, je saurai te protéger contre les hasards malicieux. Mes bras en cercle autour de ton corps arrêteront les maladies. Au seuil de ma voix s'éteindront les mauvaises nouvelles. Mes regards comme un écran se placeront entre tes yeux et le spectacle des catastrophes. Je bâtirai pour toi une villa au bord de la mer sur un rivage plein de soleil. Ma fortune servira à réaliser tes désirs et les volontés de tes anges.

Alice pleurait.

— Marc, Marc, tout est impossible à cause d'Irène... Tu le sais bien, Irène qui m'a sauvé la vie.

— Ne pleure pas, Ophélie, Irène a fini de compter, elle est sur l'autre versant du monde, pour moi, Irène a passé du côté des morts. Nous partirons d'ici. J'expliquerai la vérité à Irène et elle devra la comprendre.

— Marc, pourquoi cries-tu si fort? La fenêtre d'Irène est juste sur nos têtes.

— Mon amour ne peut rester secret, il jaillit de moi avec la force d'un torrent. Ophélie, je n'y peux rien, je t'adore. Tu es ma vie, mon bol de lait, ma lumière, ma petite clef d'or, mon éternité, mes veines. Je t'ai aimée depuis la première seconde.

— Moi aussi, Marc, depuis cette seconde où j'ai ouvert mes yeux sur toi. Te souviens-tu? Je t'ai dit : est-ce vous la mort? Alors une voix à peine perceptible au fond de moi me répondit : c'est lui l'amour. Oh! Marc, qu'allons-nous devenir..? J'ai peur...

Alice se blottit dans les bras de Marc.

— Mais je suis si heureuse.

— Mon amour!

Marc lui caressait les cheveux.

— Comme tes cheveux sont doux...

Ils se turent. Au ciel, les étoiles avaient réapparu et se chantaient de l'une à l'autre leurs mélodies de rayons.

— Ophélie, maintenant, tu vas rentrer dans ta chambre, tu dois être très lasse.

— Oh! non, je suis trop heureuse pour être lasse.

— Tu te glisseras dans ton lit et moi, camouflé en ange, debout à ton chevet, je te veillerai. Songe que c'est ma dernière veillée d'ange, à partir de demain, Ophélie, à partir de demain...

Leurs silhouettes se séparèrent lentement tandis qu'au premier étage, les battants d'une fenêtre se refermèrent dans le silence, et Irène, qui de sa chambre avait tout entendu, s'effondra sur le parquet.

Le lendemain matin, Marc trouva, posée sur la table du salon, une grande feuille blanche traversée par ces mots fulgurants :

« Et comme je sais nager, j'ai pris la précaution d'attacher une pierre à mon cou. Soyez heureux. Irène. »

Marc chancela, puis se reprenant, il courut hors de la pièce appelant : « Ophélie! Ophélie! » Mais Ophélie, ayant lu ce message avant lui, s'était enfuie, hallucinée d'horreur, vers la ville, telle une automate, dont la tête vidée en un éclair par le remords et le désespoir, ballottait ridiculement au vent.

(à suivre.)

Marie CAVADIA.

VIE D'UNE NATION

1919-1939.

Au lendemain de la défaite de la France, les nations, arrachées à leur optimisme et plongées dans la stupeur, ont voulu connaître les raisons de notre infortune. Jamais l'opinion universelle ne fut plus profondément émue. Jamais les hommes n'ont plus ardemment cherché à comprendre, à travers le tumulte des passions, dans le brouillard percé d'éclairs d'une information fragmentaire et dénaturée. En Amérique, les uns interrogeaient leurs souvenirs, pensaient à la grande guerre, qu'ils avaient faite, et chaque réflexion les ramenait à leur douleur fraternelle. D'autres construisaient de bonne foi des systèmes, où intervenaient leurs préférences politiques, leurs préjugés, même favorables, car la France, vaincue pour un temps, est encore si vaste qu'on peut y découper la patrie idéale qu'on aime le mieux. D'autres, saisis au collet par les *headlines* des journaux, se laissaient aller au flot des révélations spectaculaires. Ainsi nous avons vu naître le mythe d'une décadence, mythe où les historiens de métier reconnaissent sans peine les idées préconçues, les jugements précipités et, même chez des esprits sensés, un réveil de l'imagination populaire. Certaine presse, dont le rôle consiste moins à analyser avec justesse qu'à faire sensation et qui nécessairement simplifie, colore et grossit, accueillait avec avidité tout ce qui plaît au goût du lecteur...

Il est profondément triste que certains de nos écrivains, hôtes d'un grand pays ami, qu'ils devaient éclairer avec prudence et qui les eût sans doute mieux compris s'ils s'étaient tus, aient alimenté cette légende. Rien de plus redoutable que la sainteté du témoignage. S'accorde-t-elle toujours avec la ligne d'un talent, même modeste, ou d'une carrière, même habile? Quoi qu'il en soit, le film, encore à présent, grandit tous les jours.

Plus tard, peut-être en verra-t-on aisément les faiblesses et les artifices. En attendant, il habitue à une déformation de la vérité et il n'est pas exclu que ces images, devenues dures et consistantes, n'habitent pour toujours les vastes régions humaines dépourvues de toute aptitude critique, fermées au sens de la discrimination.

Devons-nous placer à un plan plus haut les Français qui, soi-disant par amour de la vérité, s'attachent, s'acharnent à « plaider coupable »? Ils confessent publiquement les prétendues fautes du peuple français, avec un élan du cœur qui serait respectable s'il s'agissait de leurs propres défaillances. Mais la Patrie est là, blessée profondément. Elle gît sur le sol, sans défense. Quand bien même elle se serait attiré son malheur, est-ce à ses fils de récriminer contre elle? Les vaincus ayant toujours tort, convient-il que leurs frères se joignent à leurs détracteurs? Est-ce le moment opportun? N'avons-nous pas mieux à faire? Le point le plus aigu de cette maladie des aveux, c'est la mystique de l'expiation. Un homme d'État âgé, communément respecté, n'a pas craint de prononcer le mot dans une circonstance solennelle. Expier quoi? les crimes de Hitler? Une telle philosophie n'est ni raisonnable ni chrétienne. Elle se donne des airs de loyauté : elle n'est qu'un phénomène pathologique. Sa vraie source, c'est le romantisme du malheur.

Et qui donc doit expier? La France tout entière, tous les braves gens, tous les braves soldats? Faut-il donc étendre cette cruelle verve expiatoire à nos soixante-quinze mille morts, à

nos cent mille blessés? Non, il s'agit seulement des « vrais » coupables. Lesquels? Comment les saisir dans le déchaînement des passions publiques? L'histoire veut plus de recueillement et plus de sérénité pour instituer un pareil débat. Elle n'admet pas le bouc émissaire.

Nous ne croyions pas qu'une douleur de plus pût être ressentie après la douleur de la défaite. Il nous faut sentir encore celle qui nous vient de l'abaissement de l'esprit. J'ai le droit de parler comme homme d'étude et comme Français : tous les travers intellectuels, je dis les plus grossiers, dont d'excellents maîtres nous apprirent jadis à nous méfier, à nous défaire, les voilà qui courent le monde et qui, partout, font leur détestable besogne. Une fois encore, il nous faut lutter.

Ce qui me frappe le plus, c'est ce faux déterminisme si répandu qui, pour expliquer un événement ou une situation, ne se contente pas de chercher dans les faits eux-mêmes leurs causes précises et définies, mais accumule des données extrêmement générales auxquelles il impose une convergence artificielle. C'est le procédé du « background », communément employé par les historiens novices. Reconstruire, après coup, un tableau de la France qui justifie sa défaite, c'est tentant, et l'on n'a pas manqué de le faire, en utilisant non seulement des ombres ou des débris de vérité, mais de vieilles fables mises en circulation par l'ennemi. Tout grand peuple traîne derrière lui ce fardeau de suspicions ou de calomnies comme une grande dame traîne dans la poussière ou dans la boue l'ampleur magnifique de ses robes. C'est ainsi que procèdent nos historiens à la petite semaine : peut-être nos petits-fils et nos arrière-neveux retrouveront-ils cette explication dans les manuels que l'on mettra dans leurs mains d'écoliers. Et des ouvrages plus savants, plus complets, écrits par des gens sérieux, feront une place à des mythes haineux, à des anecdotes romanesques, ainsi qu'à des considérations, essentiellement démocratiques sur le déclin du parlementarisme...

Hélas ! l'histoire est ce qu'on la fait, j'entends qu'on la déforme et qu'on la pétrit comme on veut. Ainsi défigurée, elle trouve toujours crédit auprès des âmes simples. Il nous faut plus de temps et plus de soins pour la débarrasser des épaisses couches de l'erreur que pour découvrir et pour mettre en évidence des faits authentiques.

Hâtons-nous donc, s'il en est temps encore, d'articuler des faits, de les placer sous les yeux des Français découragés et de les faire connaître à ceux de nos amis dont le sain jugement n'a pas été corrompu par les virus filtrants de la propagande germanique. Je ne plaide pas. Je dis ce qui est. Parmi tant de témoins à charge, qui ne craignent pas d'accabler leur patrie, qu'il se lève au moins un Français pour dire ce qu'il a vu.

J'ai assisté et j'ai pris part, dans ma modeste mesure, à l'effort français entre 1919 et 1939. Rappelez-vous que la huitième partie de notre territoire, la plus riche, la plus prospère, avait été envahie, foulée par quatre années d'une guerre sauvage, que l'ennemi y avait multiplié toutes les formes de la dévastation, que nous avons perdu près de deux millions d'hommes, tués ou gravement blessés. Nous avons relevé nos ruines, tâche qui, à elle seule, suffirait à honorer un peuple, et nous avons mis à profit la ruine même pour faire régner partout, dans nos villes régénérées et dans nos champs purifiés, un ordre nouveau. Les nations qui traversent avec une constance admirable de pareilles épreuves comprendront ce qu'il faut d'efforts, de patience et de courage, après s'être longuement battu, pour rebâtir la ferme, l'usine, l'église, pour replanter l'arbre, pour réconcilier avec la vie un sol calciné. On trouve tout naturel que nous l'ayons fait. C'est le caractère de toute grande œuvre de paraître naturelle, quand elle est conduite sans faste, dans le silence et la modestie. Mais nous savons, nous, ce qu'il en coûte, je ne dis pas d'argent, mais de ressources morales, d'un aloi plus rare. Le soldat rentre au logis. Plus de logis. La guerre l'a nivelé, et le sol même

qui le portait est méconnaissable. De ses mains noires de poudre, il faut que le pauvre homme se refasse un mur, un toit. C'est l'histoire de centaines de milliers de Français.

On pourrait croire notre force créatrice épuisée par un pareil effort. Il n'en est rien. Il semble au contraire que la restauration des régions dévastées nous ait donné un élan, et jamais nous n'avons tant travaillé que depuis ce temps-là. N'est-ce donc rien que d'avoir équipé, refait nos ports commerciaux de la Manche, de l'Atlantique et de la Méditerranée, réorganisé de fond en comble nos réseaux de chemins de fer dont 3.368 kilomètres ont été électrifiés, utilisé partout la houille blanche de nos montagnes, en construisant par exemple les barrages et les usines hydro-électriques du Sautet, en Dauphiné, de Marèges, en Auvergne (1931), bâti en trois arches colossales le pont de l'Elorn, près de Brest, refait les installations de Jonage, près de Lyon, lancé sur la mer des transatlantiques qui, comme le *Normandie* et le *Pasteur*, faisaient l'admiration de l'univers? Est-ce un peuple aux bras débiles, au cœur défaillant, qui élève des hôpitaux modèles, comme ceux de Lyon? Puisque je parle de Lyon, cité abondante en entreprises audacieuses et modernes, sous la direction d'Édouard Herriot, avez-vous oublié sa Foire, rivale de la Foire de Leipzig, et l'un des foyers les plus intenses du commerce international? Au bord des flots, nous venons d'élever les gares maritimes du Havre et de Cherbourg, chefs-d'œuvre d'architecture rationnelle. Dans nos provinces recouvrées, nous avons aménagé le port de Strasbourg et ce canal aux écluses colossales dont les eaux-fortes de Gobô nous laissent une image digne de Piranèse. Dans le terroir de la France ancienne, quelles sont les grandes villes qui n'ont pas bénéficié de cet esprit d'intrépide nouveauté? Derrière les vieilles pierres, comme pour mieux souder le présent et le passé, nous avons logé les organes et les machines de la vie contemporaine. A l'ombre de la cathédrale éventrée par l'obus, nous dressions

l'école, le lycée et le stade. Partout la France était au travail avec une vitalité, avec une ingéniosité dignes des plus grandes époques de son histoire.

Promeneur de Paris, les soirs de printemps, ma journée faite, je puis dire que je l'ai vu se métamorphoser sous mes yeux. Non à coup d'éventrements massifs, mais avec des soins d'artistes respectueux de la beauté d'une ville unique. On compte les quartiers qui n'ont pas été, depuis la dernière guerre, assainis, élargis, parfois presque entièrement reconstruits. J'habite l'un des plus noirs, l'un des plus denses, la montagne Sainte-Geneviève, qui n'est pas suspecte de prêter aux entreprises d'un vain appareil, conçu pour éblouir. Sans heurt, et comme d'un noble consentement mutuel, en vertu de cet esprit d'organisation tout humaine que certains étrangers ne comprendront sans doute jamais, les mesures tombaient pour faire place à des édifices dignes de ce moment de la civilisation. L'effort qui a discipliné cette pente et qui, en maint autre lieu, s'est exercé avec la même énergie, n'était assurément pas dicté par un tyran soucieux de publicité. La vieille enceinte de la ville forteresse a été nivelée pour faire place à des jardins, à des palais, à cette Cité universitaire à laquelle il ne manque que le temps pour être le site le plus poétique de Paris. Plus d'une porte d'accès a été transformée en large paysage monumental. D'aucuns jugeront peut-être que ce sont là de médiocres indices, mais, si nous ne les avons pas tout prêts, en abondance, c'est alors que les mêmes critiques nous reprocheraient notre inertie.

C'est de cette France-là que partaient alors nos grands conquérants de l'air, Mermoz, le héros de la traversée des Andes ; l'avion construit par Amiot battait sept records du monde ; d'autres Français établissaient les grandes liaisons aériennes transocéaniques et transcontinentales. Et l'un d'eux, le pilote et poète, Saint-Exupéry, nous donnait pour la première fois à respirer, dans deux grands livres, l'air brûlant des hauteurs,

la violente anxiété des horizons planétaires. Lui le premier, ce Français, il installa l'esprit dans la machine volante, il l'emplit de paysages d'astres, d'étendues et de solitude fuyante.

Ainsi l'effort français ne se limite pas à la France même. Pour le saisir dans toute son ampleur, il faut consulter la carte du monde et rassembler par la pensée la France d'outremer. Je ne l'appelle pas l'Empire, car nos colonies ne sont pas une série de possessions impériales, mais un prolongement humain de la patrie, de son génie, de sa tolérance, de son respect pour les diversités de la civilisation. Tel était le principe de la politique du grand Lyautey, politique inaugurée avant lui par nos pionniers, fidèlement suivie après lui sur tous les territoires où flotte notre drapeau, beaux domaines dont notre histoire et nos efforts nous ont fait les dépositaires. L'Allemagne elle-même rendait naguère hommage à notre œuvre au Cameroun. C'est que la connaissance de l'homme et notre amitié pour lui sont au centre de notre travail. Il ne nous suffit pas d'outiller, nous voulons comprendre et être compris. En Afrique du Nord, ces vingt années ont multiplié les écoles indigènes. Dans le même temps, sur le plan de la technique, le Maroc constituait d'après le programme de 1923, son équipement hydro-électrique, l'Algérie faisait jaillir l'eau des arides territoires du sud et fondait, à partir de 1920, treize parcs nationaux. La Tunisie suivait avec grandeur la même impulsion. En Afrique occidentale, le port de Dakar créait la ville de Dakar. En Indo-Chine, l'organisation économique, sanitaire, intellectuelle était mise au point, avec le concours de vingt millions de natifs et d'une élite indo-chinoise qui est peut-être la plus raffinée et la plus moderne de l'Asie. Il est beau d'avoir terminé les 1.725 kilomètres de la Route Mandarine. Il est encore plus beau d'avoir ouvert et concilié les esprits sans les faire mentir à leurs origines. Cette vie puissante créait en France même des organes de liaison,

des offices, des instituts de recherche, mieux encore, une poétique de l'action, une morale de la grandeur.

Aucune autre période de notre histoire n'a suscité en aussi peu d'années des entreprises aussi nombreuses et aussi vastes. Nous avons fait une place à part, une place de choix aux fondations de l'intelligence. Un souffle nouveau animait nos bibliothèques, non seulement la Bibliothèque Nationale, reprise en sous-œuvre et modernisée par Julien Cain, mais des institutions provinciales comme celles de Toulouse, modèle des bibliothèques universitaires, et de Reims, l'une et l'autre dues à l'initiative de Pol Neveux. Les musées détruits renaissaient plus beaux (Saint-Quentin), et la réorganisation totale du Louvre, ouvert le soir au public, ainsi que la construction des nouveaux palais de Chaillot, où le Docteur Rivet, réalisant la grande pensée des Encyclopédistes, installait cette institution au beau nom français, le musée de l'Homme, enfin l'aménagement du jeu de Paume et de l'Orangerie, pour ne citer que quelques exemples, attestaient dans ce domaine encore notre constante puissance de renouvellement. Mais c'est peut-être dans l'équipement de la recherche que nous avons le plus travaillé, en édifiant des instituts qui, de l'avis des spécialistes, sont les plus amples et les mieux outillés parmi les établissements du même genre : le nouveau Collège de France, les Instituts de Chimie, d'Optique, d'Archéologie, du Cancer, et tant d'autres. Paris était couvert de chantiers. A la veille de la guerre, nous entreprenions la nouvelle Faculté de Médecine. Les mots : nouveau, renouvellement, renouvelé, reviennent trop souvent dans cette liste, mais je ne corrige pas cette monotonie de vocabulaire, qui contribue à faire sentir notre élan historique.

Cet élan même nous conduisait plus loin, dans toute l'Europe, en Orient et sur les rives lointaines où la France est aimée. Il n'est pas une grande ville du monde où ne s'élève, grâce à la continuité, à la ténacité de Jean Marx, un institut

de hautes études, foyer de recherche qu'alimentent régulièrement des missions de savants et d'éducateurs, temporaires ou permanentes. Associé pendant vingt années à l'œuvre d'un grand citoyen, est-ce à moi d'en mesurer l'ampleur? Je puis dire au moins nos fatigues, notre amitié qui m'honore, notre confiance intrépide qui jamais ne se relâcha et jamais ne fut déçue. Vingt années : n'y a-t-il pas là l'effort d'un siècle?

Mais notre plus grave défaut est de nous taire sur nos œuvres et même, par souci de bien faire, de les critiquer. Ou plutôt, requis par la besogne et sans cesse en marche, nous n'avions pas le temps de nous arrêter et de jeter un coup d'œil en arrière sur ce paysage de l'activité française. C'est droit devant nous que nous regardions. Peut-être était-ce plus qu'un tort. Tandis que la vanité bavarde de Mussolini faisait emboucher la trompette par une presse outrecuidante, chaque fois qu'il inaugurait une maison de garde-barrière, chaque fois qu'une de ses laides entreprises achevait de défigurer Rome, nous restions fidèles à notre vœu de mesure, nous gardions le silence sur l'œuvre de la démocratie, jugeant qu'elle n'avait pas besoin de publicité, de panégyriques et de fanfares. Mais le moment est venu de dire ce que la France a fait, dans sa vigoureuse jeunesse, au lendemain d'une guerre où elle avait, pendant quatre années, prodigué son sang.

Peut-être jugera-t-on qu'il est vain d'évoquer des édifices et que ce n'est pas par des façades, par d'heureuses entreprises urbaines que se qualifie une civilisation, mais par la vie de son esprit. Si j'ai insisté sur la réfection de nos villes, de nos transports, de nos grands organes de travail, c'est qu'on les voit, qu'on les touche, c'est que pas un homme de bonne foi ne peut en contester la portée, non seulement pour la France elle-même, mais pour l'Occident et pour le monde. Je limite à dessein le nombre de mes exemples, et je dois limiter aussi ceux qui attestent la fécondité de la pensée fran-

çaise contemporaine. Contestera-t-on la part prise par elle au renouvellement de la physique, avec Louis de Broglie, Jean Perrin, Langevin, Joliot, les progrès décisifs que Leriche, digne successeur de Claude Bernard au Collège de France, a fait faire à la chirurgie osseuse et à la chirurgie nerveuse, les belles recherches de Georges Urbain, homme universel, sur les complexes minéraux, les découvertes d'Alexis Carrel sur la culture et la survie des tissus organiques, tout ce que la linguistique, l'histoire, la philosophie doivent à nos travailleurs? J'ai vu les étudiants venus de tous les points du monde se presser en foule autour de leurs chaires et dans leurs laboratoires : est-ce parmi eux que nous trouverons nos détracteurs? C'est à une audience plus large que s'adressaient nos poètes et nos romanciers, qui jamais ne découvrirent plus de sources nouvelles, Valéry, Supervielle, Proust, Giraudoux, Romains, Duhamel, Mauriac et toutes ces jeunes ardeurs qui, dans un Paris resté le cerveau de la planète, ne cessaient de rafraîchir et de colorer pour tout ce qui pense, pour tout ce qui sent, l'aventure merveilleuse de la vie. Au théâtre, Jouvet, Dullin, Copeau ; en musique, Ravel, Darius Milhaud, le groupe des Cinq ; en peinture, en sculpture, tant de supériorités exquises et fortes qu'il est bien inutile de désigner nommément : elles abondent, elles sont familières à tous. Les poètes et les artistes, comme les bâtisseurs de villes et de ports, comme les aviateurs, les physiciens, les chimistes, les historiens, permettent de mesurer la pression sanguine de ces vingt ans de civilisation française, sa dureté musculaire, son poids.

Vaincus, nous n'acceptons pas qu'on fausse le sens de notre histoire, qu'on nous dépouille de ce qu'elle a de grand. On objectera, car on peut tout objecter, que c'est là seulement une parure, un bouquet de dons éblouissants et fragiles, et que, même si l'on se limite à la vie de l'esprit, ils ne signifient pas grand'chose, étant épars, diffus et ne s'organisant pas autour d'une direction maîtresse. C'est que la France répugne à cette

fausse unité qui est l'idéal, tout pragmatique, des totalitaires. Sa vie spirituelle est faite de la plus riche diversité d'inflexions sur une tonalité unique. Même l'harmonie de son xvii^e siècle, toute fondue, toute unanime qu'elle puisse paraître, révèle à l'historien attentif des différences d'accent, des contrastes et même des débats qui attestent la qualité de la teneur humaine, une fière aptitude à vivre. Croit-on que la renaissance religieuse qui s'est produite en France entre les deux guerres et qui est un autre signe, et non médiocre, de notre vitalité, soit faite d'une pensée unique, vécue par des esprits identiques agissant et s'exprimant avec monotonie sous la férule d'une même règle? Elle aussi, elle admet la diversité des dons, elle les provoque, elle en est parfois inquiète, avec orgueil. Elle est française parce qu'elle est humaine, elle est chrétienne parce que rien d'humain ne lui est étranger. Il en est ainsi de tous nos grands mouvements. Les élans les mieux tendus les mieux roidis, l'élan janséniste, l'élan jacobin, n'ont vécu que de ces diversités fraternelles. Ce que les hommes d'étude et de pensée venus de toutes les régions de l'esprit, et réunis à l'ombre du vieux mur cistercien de Pontigny, attendaient de leurs entretiens, si féconds pour l'Europe et pour notre pays, ce n'était assurément pas un rigoureux accord sur quelques maximes, mais bien la confrontation de leurs recherches et de leurs réflexions. Monotonie, voilà le fléau qui menace le monde. Il est le signe radical de l'infériorité du peuple germanique. Nous avons eu, depuis des siècles, le bonheur de ne nous y résigner jamais. Que les États-Unis y prennent garde : c'est la peste qui les guette et qui risque de neutraliser leurs étonnantes aptitudes.

Mais cette activité française dont on ne saurait discuter sérieusement la force, l'ardeur, n'est-ce pas uniquement le travail d'une élite? Et les masses? Voilà un mot qu'il faut se garder d'employer pour la France, au sens que lui donne Ortega y Gasset. En France, il n'y a pas de « masses » mais un

peuple. Nous n'y voyons pas ces redoutables conglomerats d'animaux de l'espèce humaine, mûs d'une seule voix, d'un seul geste par l'autorité absolue d'un homme fétiche, d'un grand magicien ou poussés aveuglément par l'instinct. Des alluvions séculaires de traditions maintiennent cette nation à la fois conservatrice et révolutionnaire dans des cadres moraux hérités des ancêtres et qui gardent profondément leur qualité vivante. Les meilleurs amis de la France, les Français eux-mêmes, le savent-ils? Suffit-il de séjourner à Paris, de courir les routes à travers de beaux paysages, de visiter les musées, les châteaux, les églises, pour atteindre les réalités confidentielles du peuple français? Peuple d'artisans, aux mains adroites, à l'esprit sans cesse en éveil sur les nouveautés de la vie et du monde, qu'il prétend accroître et qu'il accroît en effet. Peuple d'inventeurs qui, dans d'infimes ateliers de faubourg ou de village, donnèrent à leur siècle l'hélice, le moteur à explosion, mille machines ingénieuses acceptées (est-ce bien le mot?) par l'univers entier, qui se garde de dire merci. Je ne parle pas ici de la photographie, du cinéma, de la bactériologie qui, pourtant, doivent à peu près tout à ce génie artisan, à cette union conjugale de l'esprit et de la main; je pense à ces secrets grands et petits, à ces ajustements heureux, à ces mises au point délicates, brevetées ou non, qui, d'un bout à l'autre de la France, aujourd'hui comme hier, penchent des fronts sérieux durant des nuits de veille, sur de modestes miracles. « Il aime la mécanique », combien de fois n'ai-je pas entendu cette parole dite par le père, assez fier, un peu inquiet, d'un enfant doué! Tout cela se mêle à l'immense fonds commun. Les noms, on les oublie. Dans l'absolu, c'est peut-être mieux ainsi.

J'entends dire : « Mais que n'avez-vous porté la même énergie, la même ingéniosité dans la préparation de la guerre? Votre parlement, vos hommes d'État ne sont-ils pas bien coupables de n'avoir pas mis à profit ces inépuisables ressources

de votre esprit? Pourquoi vous-ont-ils laissés affronter les mains nues l'ennemi le plus dangereux et le mieux armé?» Je répondrai d'abord catégoriquement que, de toutes les démocraties, la France est la seule qui, avant la guerre, ait fait son devoir. Le terrible impôt levé chaque année sur la jeunesse par le service militaire obligatoire, y avons-nous jamais renoncé? Le parlement français a-t-il jamais sur ce point donné le spectacle que nous offraient d'autres assemblées, oscillant de délai en délai, alors que l'ennemi était aux portes de la cité et dans son enceinte même? Nos hommes mobilisés trois fois ont-ils hésité à rejoindre leur corps, abandonnant leur famille, leur emploi, leurs affaires et résolus au dernier sacrifice? Mais je veux croire qu'on n'oserait pas mettre en doute leur vertu. C'est sur la France politique que l'on s'acharne, et, tout en admettant que ses représentants ont constamment voté les budgets de la guerre, effrayants par leur poids, on leur reproche amèrement de n'avoir pas discerné le caractère inédit d'une guerre de matériel et de n'avoir pas su parer à ses dangers. Un homme d'État, au moins, sut prévoir, et ce n'est pas un autre que la France appela pendant les mauvais jours. Mais ses prédécesseurs n'avaient-ils donc rien fait?

On les juge incapables par définition ou paralysés par les institutions parlementaires. On incrimine l'impuissance de la démocratie à prendre des mesures de salut public, à saisir l'initiative, à agir vite. On connaît la source de ces arguments. Ceux d'entre nous qui restent fidèles aux maximes de la liberté continuent à penser que le contrôle du peuple est l'essence des sociétés modernes et qu'il a permis à la France de la Grande Guerre de faire face à tous ses devoirs. Pour comprendre la politique française de ces dernières années, il faut tenir compte du fait que le péril n'était pas seulement au dehors, mais au dedans, et que nous devons lutter sur deux fronts. Tous les grands pays de l'Europe, sauf l'Angleterre, adhéraient au fascisme ou au communisme, et la France ne voulait ni de l'un

ni de l'autre. Simultanément travaillée par les deux propagandes, menacée de devenir le champ clos de ces deux extrémismes, elle cherchait à maintenir sa ligne traditionnelle dans l'équilibre des libertés publiques. L'histoire rendra justice aux hommes d'État qui ont affronté ces circonstances redoutables et qui, après la défaite du fascisme français le 6 février, ont groupé les forces républicaines du Front Populaire, non seulement pour sauver la République, mais pour épargner à la France une grave crise sociale et peut-être une révolution communiste, une France nazie, une France fasciste. Certes la France était divisée, alors que tant de peuples tombaient dans l'unanimité de la servitude. Elle portait en elle l'état douloureux du monde et elle tentait noblement de le guérir, en rajeunissant les formes vieilles du libéralisme par ses essais d'humanisme social, en essayant de sauver la paix, en se préparant à la guerre. Il est aisé d'instituer une critique toute théorique du parlementarisme. Vingt ans de vie parlementaire en France répondent par des faits.

La ligne Maginot et notre marine de guerre, la seconde de l'Europe et la plus moderne, sont des faits ; je sais tout ce que l'on peut dire de la ligne Maginot. Un grand peuple, qui a une politique internationale, ne doit pas se replier derrière un mur. Au surplus toutes les nations n'ont pas l'avantage, aujourd'hui si précaire, d'être séparées des champs de bataille par la largeur d'un océan. Et si nous n'avions pas construit ces défenses, que ne dirait-on pas de notre impéritie ? Mesure-t-on la dépense d'efforts, de talent et d'argent exigée par ces immenses travaux ? La ligne n'a-t-elle pas joué son rôle ? Vingt-cinq mille braves gens n'y ont-ils pas tenu pendant des jours après l'armistice ? N'excitait-elle pas l'étonnement et l'admiration des ingénieurs militaires de tous les pays ? Les argumentateurs se retournent d'un autre côté. Soit. La ligne Maginot était excellente, mais pourquoi ne l'avoir pas prolongée jusqu'à Dunkerque ? Que de fois n'ai-je pas été assailli par cette

question ! Ceux qui la posent oublient seulement qu'il y avait de l'autre côté de la frontière du Nord un peuple qui, malgré sa neutralité politique, nous demeurait ami et qui était exposé aux mêmes dangers que nous, la Belgique. Fallait-il donc délibérément la couper de la France, la jeter, comme une victime sacrifiée d'avance, aux pieds ou dans les bras de l'Allemagne ? Et n'avait-elle pas ses propres défenses, qui étaient fortes, les citadelles de la Meuse, Liège et Namur ?

Est-ce à dire que nous avons l'accès complètement libre de ce côté ? Giraudoux félicitait nos soldats d'avoir accompli, sur la ligne Daladier, des travaux dignes des Romains. Croyons-en ceux qui ont travaillé sur le terrain, qui ont bétonné les ouvrages, dépensé leurs forces et leur patriotisme dans cette lourde tâche pendant le premier hiver de la guerre. Ils me l'ont écrit. Ils sont dignes de confiance.

En vérité, l'on nous demande trop. L'on veut que nous fassions pour nous-mêmes et pour les autres, plus que les autres. Certes, nous n'avons pas construit assez d'avions, assez de tanks, et c'est là, sans conteste, le point le plus faible de notre préparation. En vain, le général de Gaulle avait défini, avec une lucidité géniale, les données modernes de la guerre. Le parlement est-il le seul responsable de l'échec d'un tel plan ? N'existe-t-il pas en France un conseil supérieur de la guerre, des organes techniques qualifiés pour agir ? Ou bien ils n'avaient pas confiance dans la stratégie nouvelle et dans le nouveau matériel de combat, ils en sous-estimaient la portée, ou bien ils ont gardé le silence pour de mystérieuses raisons. On reporte volontiers la faute sur le faible rendement des usines et sur la loi des quarante heures : c'est oublier que, dès le début, elle admettait ou plutôt elle imposait des dérogations pour les industries de la défense nationale. Était-ce une erreur de faire entrer en compte l'appoint de la Royal Air Force ? Qui dira que ce corps n'a pas fourni un magnifique travail ? D'autre part, tout le monde admet que nous avons d'excellents

appareils, mais dispersés sur tous les théâtres de l'action. De même pour nos tanks, qui succombèrent par centaines dans les malheureuses batailles de Belgique et dont les débris s'enchevêtrèrent avec ceux de l'ennemi dans les ruines de Sedan.

Mais en admettant notre retard en ces matières, en reconnaissant qu'il est au nombre des raisons qui expliquent notre défaite, il ne suffit pas à en rendre compte, si l'on se rappelle que les défenseurs de Verdun ont résisté jadis sur un terrain dont chaque mètre carré était à chaque minute labouré d'obus. Est-ce donc que les hommes avaient changé? En cinq semaines de combat acharnés le chiffre de nos pertes convaincra-t-il ceux qui pourraient douter de notre courage? Faut-il leur faire lire tant de lettres venues du front et où, même sous Paris, après six jours et six nuits d'une lutte furieuse, poursuivie sans relâche et sans relève, nos soldats affirmaient leur inébranlable constance et leur foi dans la victoire?

On ne nous parle pas assez de ceux-là. On préfère, pour de bonnes raisons, insister sur des anecdotes qui n'intéressent pas l'histoire et qui ne concernent pas la France. De prétendus correspondants de guerre se complaisent dans le récit de ce qu'ils appellent panique, désarroi, déroute. Ils me font penser à la bataille de Waterloo telle qu'elle fut vue et vécue par Fabrice, dans la *Chartreuse de Parme*. Ils n'ont assurément pas pris part aux mêlées de Belgique, aux combats de la Meuse, de la Somme, de l'Aisne et de la Marne, à l'immortelle retraite de Dunkerque, à la défense de la ligne Maginot, par des troupes coupées de leurs communications, isolées et toujours fermes. Combien de faits d'armes n'ignorons-nous pas encore? Ceux que nous connaissons et auxquels il nous faut penser tous les jours suffiraient à illustrer les annales d'un peuple. Ils ajoutent à la gloire des armées de la République.

Errant au lointain des mers, incertain de mes jours, poursuivi par la haine de l'ennemi, je me réfugiais dans ces pensées et j'y trouvais un douloureux répit. Je voyais se dresser

dans ma mémoire la noble France que j'avais quittée et ses hommes intrépides. Un ancien combattant de la grande guerre, un ami de Mermoz, connu lui-même et aimé en Argentine, m'aidait à porter mon fardeau. Il me parlait de nos soldats avec une émotion que dominait une certitude invincible. Je croyais l'entendre par-delà les temps: « Ils se sont bien battus. L'avenir dira : c'étaient des braves. » L'avenir, oui, cher grand camarade, j'ai confiance en lui. En attendant, veillons sur nos morts, sur toute la France, sur ces vingt années de sa vie historique, dignes de ces jeunes tombes.

Il est excusable de se laisser aller aux passions de la douleur. Il est plus grave de s'abandonner à des jugements légers ou haineux. Je demande aux Français qui en seraient encore ébranlés de réagir, de faire un retour sur eux-mêmes, de prendre confiance dans les destinées de leur grand peuple. Ils ne doivent pas permettre qu'il soit parlé de son histoire, de sa vie récente, de ses erreurs mêmes, sans un profond respect. Ils ont le droit de le demander, de s'y attendre, jusqu'au moment où leur énergie s'imposera une fois de plus au monde entier.

Henri FOCILLON.

MON SÉJOUR CHEZ LES NAZIS

(SUITE).

RENCONTRES AVEC LA GESTAPO.

Un matin frisquet et ensoleillé de novembre, au bord de la Sprée, j'aperçus, venant vers moi, un couple étrange. Un petit Juif, émacié, débile, s'essayait maladroitement, mais avec un don absolu de soi-même, à soutenir les pas chancelants d'un compagnon et coreligionnaire beaucoup plus grand qui avançait avec peine. L'homme n'avait pas de chapeau ; ses cheveux, tondus ras, auraient suffi à déceler le prisonnier récemment libéré, impression confirmée par le vieux manteau d'uniforme qui flottait autour de son corps et par le sac de couchage qu'il avait jeté sur ses épaules. Tout en marchant à pas comptés, comme quelqu'un qui retrouve l'usage de ses jambes, soutenu par les encouragements et l'affection affligée de son compagnon, l'homme, apparemment un Juif libéré le jour même d'un camp de concentration, fumait avec ravissement, à grosses bouffées goulues, comme s'il craignait, à tout moment, d'être surpris et empêché, un gros cigare à bon marché. Je suivis longuement ce couple, jusqu'à ce qu'il disparût dans un des rares cafés restés ouverts pour les Juifs.

Devant ce même café, de temps à autre, en face de mon appartement berlinois, j'apercevais un pauvre petit Juif,

minable à souhait, qui symbolisait pour moi le défi vivant à la terreur et à l'oppression. Celui-ci n'avait plus rien à perdre. De plus, il présentait tous les stigmates du crétinisme. Cependant, il respirait la bonne humeur et la plus parfaite insouciance. Ses chaussures à la « Charlot », ses vêtements d'occasion, son air de candide bonasserie, me réjouissaient le cœur et je pensais, par devers moi-même : « La Gestapo, malgré sa toute-puissance, son régime de terreur et tous ses sbires, ne peut rien contre toi. Tu manifestes son impuissance, ou du moins les limites de sa puissance. »

On reconnaît sans peine les Allemands, à l'étranger, sans avoir besoin de recourir aux théories racistes, à ce qu'ils jettent, avant de s'installer dans un lieu public, un coup d'œil circulaire sur leur entourage. Cette habitude est devenue une seconde nature pour quiconque a passé plusieurs années en Allemagne nazie et tout commentaire est superflu.

Quant à moi, il m'a fallu plus de six mois, après avoir quitté l'Allemagne nazie, pour me débarrasser du coup d'œil circulaire. Je n'ai jamais rencontré Heinrich Himmler, chef de la Gestapo, mais je peux dire que j'ai partout senti la présence de cette institution.

Tous les journalistes étrangers travaillant à Berlin au cours des dernières années ont connu Madame Edith von Coler, alors chef des services de presse du Reichsnaehrstand (organisation nazie du paysannat allemand), qui devait à une parenté supposée ou réelle avec Heinrich Himmler la popularité dont elle paraissait jouir dans certains milieux. On la rencontrait dans la plupart des réunions mondaines, bien qu'elle ne brillât ni par la jeunesse, ni par l'esprit, ni par la beauté. Je me suis laissé dire, et je crois que cela correspond assez bien aux habitudes du Troisième Reich, que les Allemands qui voulaient organiser des réunions amicales et qui ne voulaient pas être dérangés par les sbires de la Gestapo ou inquiétés par la suite, invitaient Edith von Coler. Elle jouait

ainsi le rôle de la fameuse brigade mondaine, sans souliers cloutés trop apparents, en robes du bon faiseur, et avec assez de bonne grâce. Là où la cousine de Himmler avait mis le nez, une enquête de la Gestapo paraissait superflue. J'ai retrouvé, après l'armistice, Edith von Coler à Bucarest où elle suscitait très habilement l'attention de mes confrères de la presse étrangère. Elle intriguait alors pour être reçue par le roi Carol. Lorsque ce grand bonheur lui échut et que le communiqué du maréchalat de la cour parut dans les journaux roumains, on était à la veille de l'abdication du souverain. Edith von Coler eut assez de flair pour quitter la Roumanie avant le souverain dont elle avait recherché les faveurs. Depuis, d'ailleurs, le cousin Himmler a pris sa revanche et la Gestapo, à défaut de Edith von Coler, règne en maîtresse à Bucarest.

Je pourrais évoquer mille et une rencontres avec la Gestapo : Juifs apeurés, atterrés, sortant des camps de concentration ou des prisons, ouvriers, bourgeois de Berlin et de Vienne passés par les interrogatoires de la Gestapo, gens de toutes conditions convoqués subitement ou enlevés de leur domicile et qui n'ont plus reparu, pour un rien, pour rien du tout, sur un soupçon, une dénonciation, gens qui tremblaient à la seule idée que la sonnette pourrait sonner vers 6 heures du matin, avant le passage du laitier, bavards et utopistes, prêtres et laïcs, nazis et adversaires du régime, personne ne se sentait à l'abri de cette inquisition.

J'ai assisté, de 1937 à 1939, à l'ascension de l'armée noire des S.S. qui, peu avant la guerre, comptait 100.000 hommes encasernés. J'ai vu les uniformes noirs évincer sans bruit, sans heurts extérieurs, avec une froide violence, les uniformes bruns des S.A. J'ai suivi l'ascension constante, méthodique, incoercible de la Gestapo et de ses formations annexes. Aujourd'hui, loin de l'Allemagne, je souris en lisant les avertissements adressés, le 9 décembre 1940, à Reichenberg par le vice-gauleiter des Sudètes aux chefs politiques du parti : « Gardez-vous, leur

dit-il en substance, de menacer, à tout propos et hors de propos, nos camarades du parti des foudres de la Gestapo. La Gestapo n'est pas le loup-garou du parti qu'on invoque pour masquer le manque d'autorité personnelle. Vous ne devez pas susciter l'impression, devant le peuple allemand, que nous vivons sous un régime policier.» Je souris à cet aveu car, pour mes amis Allemands, je sais quelle était leur impression. Hitler a voulu donner un ange gardien à chaque Allemand ; tel est, en résumé, la déclaration que je tiens de Heydrich, chef de la police dite de sécurité, section de la Gestapo. Heydrich passe pour être le bras droit de Himmler, jusque dans les affaires de ménage, disent les mauvaises langues à Berlin. A côté du bureaucrate Himmler qui a conçu le système de sélection raciale des S.S., mais qui, lui-même, ne brille pas par la prestance, Heydrich, grand, blond, élancé, racé, sportif, peut passer pour un bel exemplaire de « bête blonde », selon la terminologie de Nietzsche. A 36 ans, il est général des S.S. et on attribue sa rapide carrière aux soins empressés qu'il eut pour Madame Himmler. Il est un escrimeur médiocre, au dire des professionnels, mais il entretient habilement sa réputation d'homme rompu à tous les sports.

On ne rencontre pas tous les jours le sous-chef de la Gestapo. J'en profitai donc pour lui poser certaines questions qui me trottaient depuis longtemps dans la tête. On me tiendra pour un naïf, mais je voulais savoir, par exemple, si je devais considérer mon concierge comme mon ange gardien préposé par la Gestapo à la santé morale de ma personne. Heydrich me répondit avec beaucoup d'à-propos que le régime ne pouvait pas se fier aux rapports des concierges. « Nous sombrerions sous les ragots des scandales supposés ou inventés, me dit-il. Notre système de surveillance est à la fois plus simple et plus scientifique. Grâce à l'organisation civile des S.S., nous avons dans chaque profession, dans chaque quartier, partout où cela est nécessaire, des hommes dévoués et sûrs

qui connaissent leur profession et leur milieu, qui sont dans le bain et qui nous font, à dates fixes, mais aussi chaque fois que cela s'impose, des rapports précis sur leurs observations. Ces rapports sont dépouillés par des spécialistes qui, eux, sont des fonctionnaires et qui tirent les conclusions pratiques et générales de toutes ces remarques isolées venant de tous les coins de l'Allemagne. Telle est, en substance, l'organisation de ce que nous appelons la police secrète d'État (Geheime Staatspolizei) ou plus simplement Gestapo. Quant à faire suivre des personnages influents ou suspects, Allemands ou étrangers, vous concevrez que je ne peux guère le faire si je vous avoue que je ne dispose, pour le moment, que de 5 à 6.000 fonctionnaires entièrement absorbés par le dépouillement dont je vous ai parlé. Songez qu'il faut, pour une filature sérieuse, s'étendant sur 24 heures, au moins 5 fonctionnaires avec une ou deux voitures.»

Les assurances de M. Heydrich ne m'avaient pas entièrement convaincu et son aide de camp, qui n'avait pas assisté à l'entretien, interrogé à part, me fournit un chiffre sensiblement supérieur, mais sans doute aussi inexact que le premier, de 9 à 10.000 fonctionnaires chargés du dépouillement des renseignements envoyés par les indicateurs bénévoles. Heydrich lui-même, visiblement fier de son œuvre, insista à plusieurs reprises sur le caractère bénévole de l'aide qui lui était fournie par l'organisation civile des S.S. J'abonderai volontiers dans son sens, ayant noté, sans le vouloir, que tous les Allemands sont susceptibles de se muer en policiers. Je ne pouvais lâcher un instant mon chien, dans le Tiergarten, sans être aussitôt rappelé à l'ordre, de tous côtés, par des auxiliaires bénévoles de la police. Autant le commissaire rossé est une figure populaire en France et excite toujours le rire dans les jeux de Guignol, autant, en Allemagne, un tel spectacle serait déplacé et exciterait, s'il était montré, la réprobation la plus vive. Mais on ne s'y risquerait pas, tellement le respect de la police est chevillé au corps des Allemands.

On a tendance, à l'étranger, où le nom de la Gestapo est devenu le synonyme de machinations ténébreuses, à confondre diverses organisations nazies. La Gestapo s'est recrutée, primitivement, parmi les membres des sections spéciales S.S., organisation de défense du parti nazi. Lors de l'instauration du régime nazi, la Gestapo absorba la police secrète du régime de Weimar, après quelques épurations, naturellement, mais le mode de recrutement n'a guère varié. Il existe ainsi un corps de fonctionnaires qui constituent à proprement parler la Gestapo mais qui tirent leurs renseignements d'une organisation plus large, reposant sur toutes les ramifications du parti et surtout sur les S.S. en civil. On oublie le plus souvent ceux-ci parce qu'ils ne revêtent leur uniforme qu'à de rares occasions, conservant leurs fonctions dans la vie civile. Ces S.S. civils sont astreints au travail policier exposé par M. Heydrich. Au cours de cette conversation qui se déroulait avant l'incorporation de la Tchécoslovaquie au Reich, le général S.S. Heydrich évaluait leur nombre à 280.000. Il tint à souligner les grands services rendus par eux au régime qui, ainsi, était exactement renseigné, à tout moment, sur les tendances de l'opinion publique et sur les réactions des masses à toutes les mesures des dirigeants. Il va de soi que ces quelques indications n'épuisent ni le rôle, ni l'organisation de la Gestapo.

En général, d'ailleurs, dans le Troisième Reich, le foisonnement de fonctionnaires et d'organisations est tel que seuls parviennent à s'y retrouver les initiés. Quant à moi, j'ai essayé, durant deux années passées à Berlin, sous Hitler, de préciser certains points. Le hasard, le grand dieu des journalistes, me conduisit un jour dans une salle de conférences où étaient assemblés les fonctionnaires du front allemand du Travail, dans l'attente d'un conférencier qui ne m'était certainement pas destiné. Une fois que je m'aperçus que je m'étais trompé de salle, il était trop tard pour sortir et la curiosité professionnelle l'emporta.

Un des collaborateurs du Dr. Ley prit bientôt la parole

pour donner les instructions générales sur le comportement des fonctionnaires du Front du Travail dans les usines et dans les entreprises. Il mentionna, incidemment, que le Front Allemand du Travail (Deutsche Arbeitsfront D.A.F.) comptait alors officiellement 32.000 fonctionnaires appointés et plus de 1.200.000 fonctionnaires bénévoles, partiellement payés. A la même époque, c'est-à-dire avant l'Anschluss de l'Autriche, l'organisation nazie du Paysannat allemand (Reichsnaehrstand) comptait 23.000 fonctionnaires payés et environ 1 million de fonctionnaires bénévoles ou partiellement payés. Lorsque l'organisation du Plan de 4 ans, du maréchal Gœring, fut rattachée au ministère de l'Économie du Reich, elle avait déjà un État-Major de quelque 3.000 fonctionnaires. L'organisation de l'Ambassadeur Ribbentrop, création du parti, sise Wilhelmstrasse, en face du ministère des Affaires Étrangères, avait déjà 330 fonctionnaires lorsque Ribbentrop devint ministre et fit entrer avec lui, au ministère qu'il allait diriger, une partie de ses anciens collaborateurs.

Sans aucune exagération, on peut dire qu'avant la guerre, les diverses organisations du parti, qui doubleraient ou tripleraient même les grandes administrations de l'État correspondantes, avaient ensemble un effectif de fonctionnaires payés dépassant largement les 250.000. Jeunesses hitlériennes (H.J.), office national-socialiste de bienfaisance (N.S.V.), secours d'hiver (W.H.), offices Ribbentrop, Rosenberg, Paysannat allemand, Front Allemand du Travail, Force par la Joie, sans compter la bureaucratie propre du parti, le foisonnement de fonctionnaires avait pris de telles proportions qu'on ne rencontrait plus un nazi sans une serviette sous le bras et qu'il n'y avait plus guère d'immeubles à Berlin qui n'abritaient une affiche quelconque relevant plus ou moins directement d'une organisation du parti.

La presse nazie commençait à s'émouvoir de cette situation parce qu'il était devenu impossible de trouver des

travailleurs pour l'industrie et les professions libérales. Quelques discours furent prononcés sur ce thème, tout comme dans les régimes parlementaires et le Führer, descendant de son Olympe bavarois, dut personnellement s'en occuper, ce qui lui permit d'ailleurs de prendre Ribbentrop en flagrant délit de mensonge. Parmi les abus les plus criants qui lui avaient été signalés par Schwartz, trésorier-général du parti, abus qui avaient déterminé l'intervention directe du Führer, figurait le fameux « bureau Ribbentrop », fondé par l'ancien négociant en champagne en qualité de représentant du Führer pour les questions relevant du désarmement. Ribbentrop fut donc mandé chez le Führer qui voulait en avoir le cœur net et, surtout, ne voulait pas laisser passer cette occasion de rabrouer certains de ses lieutenants. La scène me fut racontée par un témoin. Ribbentrop, interrogé à brûle-pourpoint par le Führer quant au nombre de fonctionnaires de son office, se troubla, bégaya et avoua qu'il en avait 120, à un moment où son bureau en comptait au moins 330. Le Führer, qui avait sous les yeux les états de paiement préparés par le Trésorier-Général du parti, se mit dans une violente colère, injuria copieusement Ribbentrop, lui mit sous le nez le chiffre donné par Schwartz et, sans laisser à Ribbentrop le temps de s'expliquer, le renvoya en lui ordonnant de congédier au plus vite les fonctionnaires en surnombre.

Ce doublage des grandes administrations de l'État par des organisations parallèles du parti, après avoir servi à résorber le chômage, risquait de créer une confusion inextricable et menaçait de dégénérer en un régime de prébendes et de sinécures. On commença, pour supprimer la confusion, par réunir les organisations parallèles de l'État et du parti sous un même chef, le plus souvent un nazi. Ainsi, Darre, chef du Paysannat allemand qui doublait pratiquement le ministère de l'Agriculture, devint chef de ce ministère. Ribbentrop, à côté de son office, assuma, à partir de février 1938, la direction du

ministère des Affaires Étrangères. Malgré cette concentration, il restait, à côté des deux offices dirigés par Ribbentrop, pour s'occuper des affaires étrangères, l'office Rosenberg, dont les attributions empiètent sur les deux autres.

Le Docteur Ley, appelé couramment en Allemagne, « Levychen », ou « Petit Lévy », n'a pas encore réuni dans sa main les commandes du ministère du Travail et du Front Allemand du Travail, dont l'organisation nazie constitue le doublet.

Les nazis prétendent que ce foisonnement de fonctionnaires leur a permis, non seulement de diminuer le chômage et de caser leurs adhérents après la victoire, mais aussi de former une foule d'hommes simples aux tâches administratives. Ils affirment que ces hommes sont devenus maintenant d'excellents auxiliaires pour les tâches multiples résultant de la guerre et de l'occupation de nombreux territoires. Ainsi, même dans ce domaine, le Troisième Reich aurait prévu la guerre et son déroulement. L'armature administrative, qui paraissait avant la guerre ridiculement boursoufflée, aurait tenu compte des besoins futurs du Reich Grand-Allemand.

Quoi qu'il en soit, tous ces fonctionnaires, surtout les nazis fraîchement promus, s'efforçaient de légitimer leur existence bureaucratique en inondant la campagne et les villes, les paysans et les ouvriers, les patrons et les employés de formulaires compliqués aux fins d'enquêtes interminables. Le paysan allemand peu enclin, comme tous les paysans, aux jeux de la statistique, devait, une fois par semaine, fournir un état détaillé de tous les changements dans son cheptel. Il devait rendre compte du nombre d'œufs pondus par ses poules, de l'engrais de ses porcs, de l'état de ses emblavements et autres précisions de ce genre qui ont fortement contribué à lui faire prendre le régime en horreur.

Beaucoup de ces fonctionnaires nazis, chefs de blocs de maisons, délégués de la bienfaisance nazie, assistants

de la défense passive, gradés du Front Allemand du Travail, remplissaient leur charge à titre bénévole. D'autres qui cumulaient plusieurs charges partiellement rétribuées, arrivaient à toucher un traitement appréciable, en louant ainsi leurs services bénévoles à plusieurs institutions. La complexité de cette organisation était telle que le contrôle, à lui seul, absorbait l'activité d'une multitude d'autres fonctionnaires. Aujourd'hui, à en croire les nazis, cette surproduction de fonctionnaires serait totalement résorbée, mais il est facile d'imaginer l'ampleur de la catastrophe qui frappera l'Allemagne en cas de défaite. Je ne crois pas qu'un autre régime puisse assumer l'entretien d'une telle armée de bureaucrates. Les nazis eux-mêmes avaient surtout en vue de récompenser et de satisfaire leurs troupes et leur système économique, tout entier orienté vers la conquête, présumait la guerre et l'extension à l'infini des tâches administratives.

LES TROIS FORTERESSES.

Le centre administratif de Berlin, entre Unter den Linden, la Wilhelmstrasse, le Tiergarten et la gare d'Anhalt, abrite trois énormes blocs dont deux sont de construction récente et le dernier un ramassis de palais anciens et d'immeubles de rapport réunis par des corridors et des portes récemment aménagés. Ce sont, d'abord, la Chancellerie construite en 1938 pour Hitler, le ministère de l'Air construit deux ans plus tôt pour Goering et l'ensemble hétéroclite de la Gestapo, séparé du bloc Goering par la Prinz Albrechtstrasse.

Hitler a maintenant, à Berlin, une demeure à son goût et, qui plus est, imprenable. Le béton armé y a été prodigué sous prétexte de rendre l'immeuble résistant à l'action des bombes du plus gros calibre. Des sous-sols immenses, si l'on considère que la façade principale ne

mesure pas moins de 425 mètres, ont été installés comme une véritable forteresse et peuvent résister à n'importe quelle attaque venant du dehors, même aux gaz. Des ascenseurs géants happent les camions, au ras du sol et les engloutissent littéralement avec leur chargement. En un clin d'œil, la manœuvre est effectuée et les trappes, lourdes de plusieurs tonnes, se referment. La porte centrale, sur la Wilhelmstrasse, est munie de battants de bronze de plusieurs tonnes. Elle ne s'ouvre que pour les très grandes réceptions. En général, les visiteurs habituels sont introduits par l'ancienne chancellerie où deux soldats de l'armée régulière montent la garde, les jambes écartées, dans la pose des grenadiers fridériciens. Un poste de garde, non loin, regorge de S. S. Les trois entrées de la nouvelle façade sont gardées chacune par une double sentinelle. L'armée, les S. A. et les S. S. se succèdent ainsi, deux par deux. La police fournit la garde à la grille, avant l'entrée de l'ancienne chancellerie.

Attenant à la Chancellerie, dont les jardins se confondent, le ministère des Affaires Étrangères, forteresse de Ribbentrop, apparaît comme une simple annexe. De même, le ministère de la Propagande, fief de Goebbels, juste en face de la Chancellerie. Ce sont là seigneurs nazis de second rang.

Du ministère de l'Air, bâti en ciment armé et en blocs de granit pour le maréchal Goering, la Chancellerie hitlérienne n'est séparée que par un pâté de maisons voué aux pics des démolisseurs et dont les façades donnent sur la rue de Leipzig. L'évacuation et la démolition de ce groupe de maisons avaient été décidées lorsque la guerre est venue. Ces bâtisses masquent totalement au Führer du Troisième Reich la vue sur la forteresse Goering. Celle-ci, outre le nouvel immeuble massif du ministère de l'Air, englobe l'ancienne Chambre des Seigneurs de Prusse et le Palais qui abrite aujourd'hui le Club des Aviateurs. Ces trois grands immeubles constituent un quadrilatère immense où Goering est maître

après Dieu. L'armée de l'Air, en uniforme gris-bleu, monte la garde à toutes les entrées. Un immense parc à autos occupe le centre. Le ministère de l'Air est construit uniquement en béton et en ciment. Des coffres-forts, enfoncés dans les murs, ornent tous les bureaux et l'on y est accompagné à chaque pas, sans être perdu de vue une seule minute.

Toujours en bordure de la Wilhelmstrasse, immédiatement de l'autre côté de la Prinz Albrechtstrasse qui borne, au sud, le domaine Gœring, commence le domaine Himmler. Ici, plus que des uniformes noirs, en temps ordinaire, vert réséda en temps de guerre. La Gestapo a fait son nid sans grand appareil, accaparant ici une maison de rapport, là un immeuble commercial, ailleurs un palais. On dit que Himmler recherche la réalité du pouvoir et qu'il se rit des splendeurs. Dans la rue du Prince Albert, les passants, pourtant nombreux, hâtent le pas et baissent la voix en jetant un coup d'œil furtif aux sentinelles noires ceintes de baudriers blancs. Sait-on jamais ?

DANS LA MÉNAGERIE DU TROISIÈME REICH.

Ces trois forteresses nazies au centre de Berlin, capitale du Reich Grand-Allemand, rendent sensible la répartition des forces dans le régime nazi. Hitler est, théoriquement, le chef suprême des forces armées, de la Gestapo et du parti, mais sa véritable domination est basée sur l'exploitation des divergences entre les forces et les personnalités rivales. Si, le 4 février 1938, contrairement à l'attente générale, Hitler n'a pas consacré la mainmise totale du parti sur l'armée, c'est qu'une certaine autonomie de la Wehrmacht sert ses desseins et lui permet, le cas échéant, de faire contrepoids à l'influence dangereuse du parti ou de la Gestapo.

Le public étranger s'est dangereusement habitué à voir en Hitler un autocrate capricieux qui n'aurait qu'à ap-

puyer sur un bouton pour être immédiatement et aveuglément obéi. La réalité est plus nuancée. Hitler, malgré son ascendant indéniable sur les masses allemandes, ne se maintient au pouvoir qu'en opposant constamment les uns aux autres les divers facteurs détenteurs de la puissance dans le Troisième Reich. La suppression du régime parlementaire n'a pas aboli les intrigues de couloirs, mais elles se déroulent dans les couloirs de la chancellerie, des Trois forteresses berlinoises, au lieu d'avoir pour théâtre le bâtiment du Reichstag. Par son habileté de manœuvrier, Hitler n'aurait pas déparé les régimes parlementaires à l'égard desquels il professe le plus grand mépris. Si Goebbels, Rosenberg et d'autres sont encore en vie, ils ne le doivent pas à la magnanimité du Führer ou à la trop fameuse « Nibelungen-Treue » (la fidélité des Nibelungen), car le 30 juin nous a montré ce qu'on en faisait, de cette fidélité, envers les anciens compagnons d'armes ; ils ne le doivent pas non plus au respect de Hitler pour l'opinion publique allemande — on sait bien qu'il l'a habituée à de nombreux reniements. Non, pour Hitler, ces personnages consulaires, parfois gênants, sont pourtant nécessaires dans son système où les forces hostiles doivent s'équilibrer ou se neutraliser. Par ailleurs, en dehors de quelques rares proconsuls nazis, comme Julius Streicher ou Mutschmann, qui gardaient dans leur district une certaine indépendance, il n'existe en Allemagne d'autres forces conservant un reste d'autonomie que la Gestapo et l'armée de l'Air, soit Himmler et Göring. L'armée de Terre a des chefs, mais pas de chef, depuis la suppression de von Fritsch, « tombé glorieusement à la tête de son régiment devant Varsovie ». Le parti nazi, en tant qu'organisation autonome, n'existe plus guère et ce qui en reste est dans la main de Rudolf Hess, main droite du Führer, le seul peut-être des chefs nazis dont on puisse dire qu'il est aveuglément dévoué au Führer. Ainsi donc, à côté du pouvoir central symbolisé par la nouvelle Chancellerie du Reich, deux forces organisées restent seules

capables de jouer un rôle actif dans le Troisième Reich : la Gestapo et l'armée de l'Air. Elles se neutralisent momentanément, par la rivalité connue entre Himmler et Göring. La Gestapo, devenue un État dans l'État sous l'impulsion de Himmler, personnage effacé au tempérament de bureaucrate ambitieux, ne peut prétendre à la direction ouverte des affaires publiques, vu les haines qu'elle suscite dans le parti nazi, plus peut-être encore que dans les masses. Mais elle pèse sur toutes les décisions, sur toutes les nominations, par sa force armée autonome, par ses dossiers, ses intrigues, ses méthodes. Elle est dotée d'un puissant armement motorisé, comprenant des tanks et des canons lourds et elle pourrait intervenir si l'un des autres facteurs, l'armée de l'Air par exemple, entrait en dissidence.

Göring, jusqu'ici, tant par tactique opportuniste que pour des raisons de sécurité personnelle, ne manque pas une occasion de proclamer sa loyauté envers le Führer. C'est lui qui réprima la première révolte des S.A. de Berlin en 1932, avant l'instauration du régime. Dans la terminologie nazie, il est devenu le symbole vivant de la fidélité allemande (*Nibelungen-Treue*), le Paladin du Führer.

Les relations entre les grands chefs nazis, cordiales extérieurement, ne manquent pas de piquant, souvent, lorsqu'on pénètre tant soit peu dans les coulisses. Goebbels réalise l'unanimité dans la haine que tous les autres dignitaires du régime lui portent. Je ne l'ai guère entendu appeler autrement dans l'intimité des conciliabules nazis que « le pied-bot », « l'avorton », « le diable boiteux ».

Assistant un jour à l'inauguration de la foire de Leipzig, je fus entraîné, en marge des solennités officielles, à un déjeuner qui réunissait le ban et l'arrière-ban des vieux de la vieille du parti. Autour de moi, il n'y avait que des titulaires de l'insigne d'or du parti. La décence seule m'interdit de rapporter ce que je pus entendre sur le compte de Goebbels. On l'accusait généralement d'intriguer contre tout le monde et chacun se promettait de lui

appliquer une bonne fessée. Mais ce sont là propos de banquets. Goebbels, en dépit de tout et de tous, se maintient et opère des redressements étonnants au moment où tous le croient par terre pour le compte.

Göring est à peine discuté comme successeur d'Hitler, sauf par le clan des géopoliticiens de Munich qui voudraient mettre à sa place Rudolf Hess, ancien assistant de Karl Haushofer, le maître du Führer en géopolitique. La chronique est avare au sujet de Rudolph Hess. On raconte que le Führer a en lui une confiance aveugle et justifiée parce qu'il le tient pour absolument inoffensif et incapable d'une intrigue quelconque. Les chroniqueurs nazis louent son caractère taciturne. Il parle une seule fois par an au peuple allemand, pour la Noël. A l'instar du Führer qu'il doit remplacer, si Göring venait à manquer, il ne boit ni ne fume. Cependant, il est plus tolérant que le Führer en cette matière, car il permet à ses collaborateurs de fumer en sa présence. Rudi Hess, qui n'est qu'un piètre orateur, s'est signalé, au début de la guerre, par cette lettre à une jeune allemande qui a fait le tour de la presse mondiale et dans laquelle il adjurait les jeunes filles allemandes de combler dès maintenant les vides créés par la guerre, sans se soucier de la paternité légale, l'État national-socialiste devant prendre à sa charge tous les frais pour la naissance et l'éducation de ces enfants de guerre. Seules les considérations raciales et biologiques devaient dicter leur choix.

Hess, naturellement, dispute à Göring la palme de la fidélité au Führer, mais la sienne est moins étalée que celle du Dauphin en titre. Hess est bien vu dans le parti, alors que Göring, l'Infant, n'a aucun lien direct avec le parti. Le maréchal, maître des forêts, grand veneur, ministre de l'Air, chef du Plan de 4 ans, pour ne nommer que quelques-uns de ses nombreux titres, ne conserve plus aucune fonction dans le parti. C'est dire quel cas il fait de l'influence des braves S.A. dont il assumait autrefois la direction. Par contre, Rudi Hess est la coqueluche

de ces anciens du parti qui ne se résignent pas à leur déchéance et rêvent de défiler de nouveau en chemises brunes, à égalité au moins avec les uniformes noirs des S.S.

Göring a compris que les véritables forces motrices du régime étaient ailleurs. Il s'est constitué une armée propre mais il s'appuie aussi sur l'industrie, les bureaucrates et les grands propriétaires terriens qui escomptent le rétablissement d'un régime plus empreint de traditionalisme. Göring, avec son embonpoint encourageant, ne fait rien pour leur enlever leurs illusions. Cependant, Hess, le remplaçant permanent du Führer à la tête du parti, polarise les espoirs de la vieille garde qui ne comprend pas les temps nouveaux et aussi les ambitions du groupe Haushofer qui espère avoir en lui un instrument commode.

Ribbentrop, le dernier venu des grands pontifes nazis, est trop « parvenu » dans la hiérarchie du régime pour être considéré comme un adversaire sérieux. Il ne s'appuie que sur la faveur momentanée du Maître et peut être balayé d'un moment à l'autre sans qu'il en résulte un ébranlement quelconque pour le régime.

Rosenberg, le Balte, fait bande à part. A l'encontre de Ribbentrop avec lequel il se trouve souvent en violente concurrence, Rosenberg exerce une influence certaine sur l'orientation générale, idéologique et politique, du parti et des masses nazis. Il représente une force indépendante avec laquelle les autres, même Hitler, doivent compter, sans omettre qu'il est le seul à avoir gardé son franc-parler envers le Tout-Puissant, qui, en vieillissant et en prenant de la bouteille comme dictateur, admet de moins en moins la contradiction. Aussi Rosenberg est-il un hôte de plus en plus rare à la Chancellerie. Sa vue seule donne à Hitler des crises nerveuses. Derrière son masque de grand prêtre indifférent aux applaudissements du vulgaire, Rosenberg cache une ambition peu commune, un désir fougueux d'être adulé. Lorsqu'après la séance de

clôture du congrès nazi de Nuremberg, en septembre 1938, nous gagnions en voiture le Burg, j'avais été placé aux côtés de Rosenberg, un peu en retrait derrière le Führer, dans une voiture qui flanquait celle du Maître nazi. Nous recevions toutes les éclaboussures des « Heil ! » et des cris frénétiques qui marquaient le passage de l'idole, mais, apparemment, ces reliefs du festin ne satisfaisaient pas mon voisin. Par contre, chaque fois que la foule le reconnaissait et lui distribuait quelques acclamations « Heil Rosenberg ! », son visage bilieux était vivifié d'un afflux subit de sang et il avait manifestement peine à se contenir pour ne pas se dresser dans la voiture et répondre aux saluts, tout comme Hitler.

Un des familiers de la Chancellerie que j'interrogeais un jour sur l'emploi du temps du Führer me répondit sur un ton agacé : « Il aurait assez d'occupations, s'il voulait prêter l'oreille à tous les conflits et à toutes les querelles qui surgissent quotidiennement entre les chefs et les organisations du parti. Ce travail stérile lui prend tout son temps. » Mon interlocuteur supposait que Hitler se livrait à contre-cœur à cette besogne. Quant à moi, j'ai plutôt eu l'impression qu'il la considérait comme un des principaux privilèges de sa tâche et qu'il aurait suscité ces querelles, si elles ne s'étaient pas produites naturellement.

Un des principaux moyens des grands chefs nazis de faire leur cour à Hitler consistait à lui amener le plus souvent possible leurs enfants en bas âge. Tant que Goebbels eut des enfants en bas âge, sa position à la Chancellerie fut meilleure. Hitler aime les faire venir, jouer le bon papa-gâteau et les combler de cadeaux. L'heureux père, pour peu que sa femme fût intelligente, pouvait en tirer parti. Les enfants grandissant, le ménage Goebbels allant à vau-l'eau, les liens avec la Chancellerie se sont distendus et les rejetons Goebbels ont été évincés par les familles des employés subalternes de la Chancellerie. Goering, avec sa petite Edda, prénommée ainsi tant à cause

du cycle de légendes nordiques qu'en raison de la profonde sympathie du maréchal pour la comtesse Edda Ciano, fille de Mussolini, s'est introduit plus facilement auprès d'Hitler. On a vu, à plusieurs reprises, des photographies officielles montrant Hitler tenant dans ses bras la petite Edda et la caressant d'un geste précieux et emprunté. De tous les chefs nazis, Ribbentrop, et cela donne la mesure de son byzantinisme, est le seul à avoir donné le prénom d'Adolf à l'un de ses fils.

Il existe de Hitler, publié par son photographe officiel, le professeur Hoffmann, un recueil de photographies le représentant avec des enfants de tous âges. Je ne connais guère de collection aussi révélatrice. On sent que le Führer n'est pas habitué au contact des enfants, qu'il prend des poses et se guinde. On le voit, par exemple, touchant de la pointe d'un doigt, la joue rebondie d'une fillette aux longues tresses blondes. On dirait qu'il craint de se brûler. Ce geste, je l'ai retrouvé chez lui, lorsqu'en public, il se livre à des exhibitions du même genre. Un attouchement furtif et comme fautif...

L'ALLEMAND MOYEN

OU

L'ANARCHISTE A LA RECHERCHE DE L'AUTORITÉ.

L'intelligence et la sensibilité, leurs relations et leurs combinaisons déterminent le caractère des hommes. D'un côté l'apport de la civilisation, de l'autre l'héritage animal. Chez les meilleurs, j'entends les plus civilisés, les plus athéniens, la sensibilité et l'intelligence s'interpénètrent. Chez les individus frustes, moins évolués, l'intelligence et la sensibilité peuvent être très développées sans pour cela qu'il y ait véritable culture, parce que ces deux éléments restent imperméables l'un à l'autre. C'est, en géné-

ral, le cas de l'Allemand moyen à qui on ne saurait refuser ni l'intelligence, ni la sensibilité, mais seulement cet enrichissement de l'intelligence par la sensibilité et cet affinement de la sensibilité par l'intelligence, en quoi réside, selon nous, la véritable culture.

La civilisation, telle que nous l'entendons dans le monde occidental chrétien, n'est pas dans l'un ou dans l'autre de ces deux éléments, mais dans la multiplicité de leurs contacts et, en quelque sorte, elle constitue le lieu et le résultat de leur interpénétration et de leurs échanges.

On peut dire que, chez l'Allemand moyen, ces deux composantes de la civilisation s'ignorent, qu'il n'a jamais pu les mettre d'accord et qu'il sent intensément la lutte qui se livre entre elles dans son être. Non que l'Allemand moyen soit moins intelligent ou moins sensible que le Français moyen, par exemple. Bien au contraire. Son intelligence apparaîtra souvent plus vive, parce que plus volontiers tournée vers l'abstrait, n'étant pas irriguée par sa sensibilité et celle-ci, à son tour, pourra paraître plus débordante, plus riche, n'étant pas endiguée par son intelligence.

Ainsi, au premier abord, pour le Français que je suis, malgré toutes les apparences contraires, l'Allemand moyen m'est apparu comme un être anarchique, incapable de mettre de l'ordre dans sa maison, de concilier son intelligence et sa sensibilité. Cette nature anarchique de l'Allemand a échappé à la plupart des observateurs qui ont parlé fort doctement de l'Allemagne.

L'Allemand moyen, incapable de trouver son équilibre intérieur, toujours ballotté entre les exigences abstraites de sa raison et les appétits violents de sa sensibilité, est naturellement un être éminemment dynamique. Il cherche au dehors de lui-même, sur le plan politique et social, cet ordre qu'il ne peut instituer en lui-même. Autant le Français moyen est pondéré, c'est-à-dire équilibré par l'action et la réaction constante de sa raison sur sa chair et inversement, autant l'Allemand est chaotique, instable et, il faut

aussi le noter, dangereux pour lui-même et pour les autres. Il fuit dans la rigueur extérieure de l'ordre politique, de l'État, les penchants anarchiques qui l'obsèdent. Il souscrit avec empressement, soulagement, à cette discipline extérieure que le Français, n'en ressentant pas le besoin, rejette comme indigne d'un homme libre. L'Allemand a besoin de sentir les coudes de ses semblables, sinon il grelotte dans son individualité, dans son unicité diraient les philosophes allemands. C'est pourquoi aussi il est foncièrement socialiste, si l'on entend par là l'impossibilité, pour lui, de supporter la solitude, la seule, la grande, la véritable tentation du Français moyen. Mal à l'aise dans sa peau, l'Allemand se sent aussi mal à l'aise dans le monde. On ne peut bien supporter l'existence que si on est d'abord réconcilié avec soi-même. Le Français moyen y parvient d'emblée, trop facilement sans doute, ce qui lui donne cet air de suffisance, de légèreté et de « quant-à-soi » qui a toujours frappé les étrangers. L'Allemand, au contraire, reste toujours insatisfait, d'où cet air romantique, cette auréole d'idéalisme qui a valu longtemps à la nation allemande le renom d'être la patrie des poètes. Schopenhauer faisait de la « noble insatisfaction de soi-même » une vertu cardinale.

Irréconcilié avec lui-même, l'Allemand sent très vivement l'hostilité du monde extérieur. Le thème central de la philosophie et de la littérature de l'époque romantique, la plus authentiquement allemande, c'est l'isolement de l'homme devant le monde extérieur hostile, devant la « malignité de l'objet » (die Tücke des Objekts). Le monde extérieur apparaît rempli de chausse-trappes, de pièges. Les objets sont enchantés, ensorcelés pour le plus grand dam des humains.

Cette notion du monde hostile, due sans doute à la rigueur et à l'aridité du climat et du sol allemands, s'est transposée naturellement sur le plan politique. Hitler a conquis les masses allemandes en opérant avec ce thème, en montrant aux Allemands qu'ils devaient surmonter

l'ingratitude d'un sol aride et trop étroit, ainsi que l'hostilité des nations environnantes, toujours opposées à l'unification de l'Allemagne.

Tous ces éléments superposés aboutissent à un complexe d'infériorité individuelle qui s'est transformé, historiquement, en complexe national et, par un renversement compréhensible, a donné naissance à un complexe de supériorité raciale qui n'est, à tout prendre, qu'une compensation.

Hitler apparaît ainsi comme le maître de philosophie du *Bourgeois Gentilhomme* de Molière. Lorsque le maître de philosophie découvre à M. Jourdain qu'il fait de la prose sans le savoir, quand il dit à sa servante : « Martine, apportez-moi mes pantoufles », le Bourgeois Gentilhomme est tenté, en faisant cette découverte, de se sentir écrivain et de considérer son maître comme un grand génie ? Ainsi Hitler a découvert la race que les Allemands ignoraient. Il leur a dit qu'ils avaient le plus grand bien qu'on puisse désirer, qu'ils ne le savaient pas et que le monde entier le leur enviait, qu'il fallait donc le garder jalousement. Quoi d'étonnant à ce que les Allemands, après une telle découverte, aient tenu Hitler pour un grand génie ? Quel est le compliment qui fait aux hommes le plus grand plaisir ? C'est le fait de découvrir en eux une qualité qu'ils n'avaient pas soupçonnée.

Le complexe national d'infériorité, encore très à vif dans l'Allemagne d'aujourd'hui, apparaît déjà chez Goethe. Dans ses conversations, Eckermann note que Goethe fut frappé par l'attitude dégagée, désinvolte de deux jeunes Anglais qui, arrivant de leur île sans titres, sans fortune, sans recommandations particulières, évoluaient avec aisance à la cour guindée du Grand-Duc de Weimar. Goethe, alors déjà célèbre dans toute l'Europe comme poète, ministre du Grand-duc, se confondait en courbettes devant les grands de ce petit duché et s'étonnait de la désinvolture des deux jeunes Anglais. Le poète, selon ce que rapporte Eckermann, attribua très justement

cette liberté de mouvements des deux fils de la libre Albion au fait qu'ils avaient le sentiment d'appartenir à une nation, sentiment qu'aucun Allemand d'alors ne pouvait éprouver.

Individuellement, l'Allemand, collectivement, l'Allemagne, celle de Hitler comme celle de Bismark, oscillent entre l'exaltation féroce de leur puissance et la délectation sadique de leur faiblesse et de leur impuissance. Jamais le Français ne se complaît dans les abîmes d'abjection de soi-même qui font les délices de l'Allemand ; jamais non plus, il n'atteindra les sommets d'exaltation que l'Allemand gravit sans peine. Un Nietzsche, Prussien des confins slaves, est inconcevable en France. Personne n'a exalté comme lui la bête blonde, le Germain aux instincts irréductibles, à la sensibilité débordante, généreuse et dangereuse pour soi-même et pour les autres. Personne, non plus, n'a dénoncé et flétri plus amèrement que lui la duplicité de l'âme allemande, ses détours et ses pièges. Paraphrasant les philologues, il s'écrie que le peuple allemand (*das Teutsche Volk*) n'est que le peuple qui trompe (*das Tæusche Volk*). Ou bien encore, paraphrasant le Faust de Gœthe et son aveu : deux âmes, hélas, habitent dans ma poitrine, Nietzsche prétendra que Gœthe s'est trompé d'un joli nombre d'âmes.

Cette lutte, cette désharmonie entre l'instinct et la raison, entre la sensibilité et l'intelligence, c'est la marque propre de l'Allemand moyen et de l'Allemagne. Hitler a pu conquérir les Allemands parce qu'il leur fournissait le moyen de sublimer cette opposition. Il est un symbole et aussi un avertissement. Où sont aujourd'hui ceux qui prétendaient nous prouver que l'Allemagne hitlérienne n'est qu'une excroissance fortuite, momentanée ? Ceux qui ont voulu opposer l'Autrichien Hitler aux traditions prussiennes ? Ceux qui ont voulu apaiser nos alarmes en nous assurant que l'Allemagne éternelle, celle de Gœthe et de Schiller, l'Allemagne des poètes et des philosophes rejetterait bientôt cet aventurier qui s'était emparé du pouvoir

par supercherie et ne s'y maintenait que par la cruauté? Non, c'est bien la même Allemagne et Hitler n'est pas un accident, ni le nazisme non plus.

L'Allemand moyen, tel que nous l'avons décrit, partagé entre sa sensibilité et sa raison, est logiquement un sentimental et, comme tous les sentimentaux, un cruel. Le Français, trop égal et mesuré, incapable de grands élans parce que sa raison bride son cœur, ne peut non plus comprendre l'Allemand moyen, cet homme qui, après avoir disserté noblement, intelligemment, se révélera sans transition cruel et insensible à l'excès. L'Allemand moyen connaît la sensiblerie, une des plaies de la littérature allemande; il s'apitoyera sur une fleurette foulée aux pieds par hasard et puis, le même homme, vous le verrez torturer sans pitié amis et ennemis, parents et inconnus. Il a tourné seulement l'autre face de son être et ces deux sphères qui le composent ne se connaissent pas, on peut même dire, ne se touchent pas.

Pour emprunter une comparaison bien imparfaite au monde de la mécanique, le Français serait une auto équilibrée dont le moteur (la sensibilité) pourrait paraître parfois trop faible pour les freins (l'intelligence), tandis que l'Allemand représenterait une auto dont les freins fonctionneraient mal ou pas du tout. Ainsi l'Allemand parvient souvent à donner l'illusion du dynamisme, alors que la puissance réelle résiderait dans l'équilibre du moteur et des freins. En dehors des données réelles de la surpopulation allemande, d'ailleurs aggravée consciemment par le nazisme, le fameux dynamisme allemand, dont on nous a tant rebattu les oreilles, n'est souvent que l'expression de ce déséquilibre foncier que j'ai tâché d'analyser.

Le sentiment de l'hostilité du monde extérieur s'unit, chez l'Allemand moyen, à une fringale d'amour qui le porte à se jeter sur le monde dans un désir effréné de conquête, de soumission et d'absorption. Encore faut-il, pour que l'Allemand soit heureux, que la victime élue chante, en succombant, les louanges de son vainqueur.

De là, ces manifestations de la propagande allemande lors des dernières conquêtes du nazisme, qui ont si fort choqué l'étranger. De là ces efforts singuliers pour prouver que les victimes s'étaient offertes et savouraient leur perte. De là la phrase de M. Silex dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, au lendemain de l'Anschluss de l'Autriche au Reich : « Nous savons que le monde ne nous aime pas, mais, de même que nous avons réussi à imposer le respect, nous finirons bien par imposer l'amour. » Ce cri de détresse, de solitude sous le masque du conquérant est bien fait pour tenter les philosophes et les sociologues. Les Anglais ont pu conquérir la moitié du globe habité sans se demander si on les aimait et si les pays conquis se réjouissaient de leur venue. L'Allemand ne peut faire un pas sans se poser la question et toute sa cruauté est d'amour parce que son amour est en réalité déséquilibre, détresse d'individus accablés par la solitude, anxieux d'échapper à leur être et de s'évader.

Géraud JOUVE.

(à suivre.)

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES.

TROISIÈME ET QUATRIÈME CONVERSIONS

(SUITE).

L'illusion se répercute dangereusement dans le problème fondamental de la métaphysique : *pourquoi quelque chose existe plutôt que rien?* L'intelligence suppose que le *rien* pourrait exister, au moins en droit. Ne serait-ce pas, là aussi, une contradiction dans les termes et l'idée d'un *Néant existant* n'est-elle pas aussi absurde que celle d'un *cercle carré*?

Il est invraisemblable, certes, que les métaphysiques de tous les temps aient été dupes d'une illusion verbale. Mais c'est qu'elle jaillit du caractère même de l'intelligence. Or l'objet fabriqué semble combler un vide, le vide de lui-même, de sorte que l'existence de son absence apparaît antérieure, en fait ou en droit, à l'existence de sa présence. Serait-ce parce qu'elle a transposé dans la spéculation désintéressée les habitudes pratiques que l'intelligence se représente chaque existence et l'ensemble de l'existant, comme une conquête sur le néant?

L'idée négative apparaît au logicien symétrique de l'affirmative. Quand je dis : « cette table est blanche »

et « cette table n'est pas blanche », je crois me trouver devant deux propositions positives, dont la première affirmerait l'existence d'une existence, la seconde l'existence d'une inexistence. En fait, il n'en est rien. La proposition affirmative porte sur des *choses* qui existent effectivement : que l'intelligence et la société humaines soient abolies, la blancheur de la table n'en luira pas moins, continuant d'influencer des organismes. Mais *l'absence de blanc* ne saurait affecter aucun sens, elle n'est aucune couleur, ni le rouge, ni le noir ; *ni perçue ni perceptible*, elle n'est rien de réel. Ce n'est jamais « l'absence » qui existe, mais une autre couleur, que dans le jugement négatif je laisse indéterminée, parce qu'elle ne m'intéresse pas actuellement. En ce sens, la proposition négative n'est qu'une demi-affirmation. Mais, en un autre sens, son contenu loin d'être le néant, est infiniment plus riche de positivité. L'affirmation exprime simplement l'existence d'un objet, mais la négation porte sur le jugement affirmatif. Elle suppose donc que l'objet a été perçu et perçu par une conscience humaine, l'action de juger, l'examen du jugement, c'est-à-dire le dédoublement, la prise de conscience, l'attitude critique, finalement un but pédagogique envers soi-même ou d'autres, la société. Le jugement négatif tire derrière lui la mémoire, car sans elle, comment comparer deux jugements ? Les êtres dépourvus de mémoire ne voient que du présent, de l'existant, jamais l'absence, le négatif. Mieux, la proposition négative suppose *que nous nous intéressons davantage au passé qu'au présent*, puisque c'est par rapport au passé que nous jugeons le présent : car la table est, en ce moment, bleue ou rouge ; si j'énonce pourtant que « la table n'est pas blanche », c'est qu'elle a été blanche ou que je m'attendais à la trouver blanche et que, placé dans le passé, je suis à ce point déçu par le présent que je ne juge même pas qu'il vaille la peine de le déterminer. Ainsi la négation implique l'affectivité, l'amour du passé, elle suppose « qu'on regrette le passé ou qu'on le conçoit regret-

table». On reconnaît sans peine l'irréremédiable attitude de notre pensée.

Bref, la négation est à ce point caractéristique de l'intelligence, qu'elle se confond avec sa définition. Elle est implicitement riche de toute l'intelligence humaine. De ce que la table est blanche il est difficile de rien induire d'autre que l'existence d'un objet ; mais du jugement contraire jaillit la certitude que je pense et donc je suis. C'est en effet entouré de négation et des tréfonds du doute intégral que Descartes saisit avec évidence parfaite l'existence de la pensée. La critique de la négation est, chez Bergson aussi, la démonstration rationnelle de l'existence du sujet.

Mais l'intelligence, vicieuse amatrice de passé, a négligé d'entreprendre l'indispensable auto-critique. Elle imagine voir la négation affirmer l'existence d'une inexistence et de cette partialité l'idée de Néant s'élève : comme elle sait nier chaque objet, elle croit successivement mettre du vide à la place des choses, jusqu'à ce que, à la limite, elle ressente le frisson de la présence — effective ou possible — de l'Absence absolue. Mais chaque négation implique seulement la présence *d'autre chose* à la place de ce que nous désirons trouver ; en niant successivement tous les objets, l'intelligence en a réaffirmé autant et son Rien est identique au Tout. Quand j'abolis par la pensée un objet intérieur ou extérieur, son absence n'est pas un *vide*, mais une *présence différente*. Il faut la mémoire, il faut la préférence du passé pour penser le « vide » d'un objet. Bref, « qu'il s'agisse d'un vide de matière ou d'un vide de conscience, *la représentation du vide est toujours une représentation pleine, qui se résout à l'analyse en deux éléments positifs : l'idée, distincte ou confuse, d'une substitution, et le sentiment, éprouvé ou imaginé, d'un désir ou d'un regret... Il y a plus, et non pas moins, dans l'idée d'un objet conçu comme « n'existant pas » que dans l'idée de ce même objet conçu comme « existant », car l'idée de l'objet « n'existant pas » est nécessairement l'idée de l'objet « existant », avec, en plus, la représen-*

tation d'une exclusion de cet objet par la réalité actuelle prise en bloc» (1).

L'existence du Néant est tout aussi contradictoire que celle d'un cercle carré, l'idée du Rien exactement aussi positive que l'idée de Tout, elles sont identiques et non antagonistes (2). Comment ne voit-on pas, ajoute Bergson, que les opposer «c'est opposer du plein à du plein», et que la question de savoir «pourquoi quelque chose existe» est par conséquent une question dépourvue de sens, un pseudo-problème soulevé autour d'une pseudo-idée (3)?»

Le Néant est impensable. Ce qui revient à dire que l'Être, comme Tout, n'a besoin d'aucun éai rationnel. Il est parce qu'il est. Il est celui qui est. La critique bergsonienne du néant n'est autre chose que la démonstration que toute démonstration de Dieu est parfaitement inutile puisqu'elle repose sur l'impression que l'Être est, en droit au moins, contingent. L'épouvantail du néant écarté, l'Être apparaît nécessaire par soi, à priori, incompréhensiblement nécessaire, terriblement existant. La critique du néant équivaut à la preuve ontologique sous sa forme la plus catégorique, étant l'affirmation que toute preuve de l'existence de Dieu, y compris la preuve ontologique, est superfétatoire.

Bien mieux, elle est censée nous renseigner immédiatement sur la nature même de Dieu. L'idole du Néant accule les philosophes à une représentation toute logique de l'essence divine. Seule une existence logique, en effet, parce qu'elle est intemporelle et vraie éternellement, apparaît assez forte pour vaincre le préjugé de l'Absence ab-

(1) *Évolution créatrice*, p. 306-307 et 310.

(2) Inutile de souligner la différence entre la signification de ces termes chez Bergson et la formule hégélienne. Chez Hegel, c'est l'Être qui est identique au Non-Être parce qu'il est vidé de toute réalité; chez Bergson c'est au contraire le Néant qui est identique à l'Être parce qu'il est rempli de toute la réalité.

(3) p. 320.

solue. D'où l'échelle des valeurs qui a relégué la vie, la durée, au rang d'absence de vie, parmi les imperfections alors qu'elle érigeait l'essence logique en type parfait d'existence. Tous les défauts de l'intelligence étaient ainsi tenus par les philosophes pour les plus hautes, les plus durables, les seules réalités. Les Idées de Platon, l'Acte Pur d'Aristote, la Substance de Spinoza, le Dieu de toute la tradition intellectualiste est un, identique à lui-même comme un objet matériel, immobile et parfaitement statique, doué de prévision parfaite. S'il bougeait, s'il faisait soudain un geste non prévu de toute éternité, s'il vivait infiniment complexe et un et déroulait une durée parfaitement concentrée et imprévisible, on craignait qu'il ne mourût, qu'il ne s'évanouît soudain, mangé par le néant. L'idéalisme est le terme inévitable de ce développement. La vie naïve et singulière, la durée mobile, la connaissance perpétuellement contemporaine de son objet, tolérées encore à titre de sous-réalités jusqu'à Fichte, sont alors complètement annihilées. L'existence parfaite, la seule existence donc, est celle du principe d'identité, ce pôle de l'intelligence moniste, $A = A$, moi = moi, et de tout ce qui s'en déduit, tout ce qu'une intelligence sur-humaine saurait prévoir. Dans sa partialité pour ses vices, sa préférence de ses habitudes, dans son amour de soi, l'intelligence, parce qu'elle a voulu être seul sujet, est devenu aussi seul objet. Tendre sœur de soi-même, elle n'a contemplé le monde que pour se deviner, n'a caressé les choses que pour se toucher. L'homme et l'univers étaient à son gré une eau trop peu limpide pour refléter son image. La vie coulait, trop chargée de boue pour ne pas troubler ses regards. Non contente de chercher ses seuls traits, elle a désiré sa présence exclusive. Dans l'onde décantée de son âme, Narcisse contemple Narcisse et dans son amour de soi veut ignorer l'existence de l'univers, à ses yeux évanoui. L'intelligence murmure tout haut dans son rêve,

Harmonieuse moi, différente d'un songe...

Mais le néant n'existe pas. La vie rude et forte s'affirme d'elle-même. La durée ingénue n'a besoin d'aucune démonstration. L'Existence vivante emplit une éternité mobile, imprévisible éminemment, parce que créatrice et libre. « L'Absolu se révèle », alors « très près de nous, et, dans une certaine mesure en nous. Il est d'essence psychologique, et non pas mathématique ou logique. Il vit avec nous. Comme nous, mais, par certains côtés, infiniment plus concentré et plus ramassé sur lui-même, il dure » (1). Mais ce n'est pas l'intelligence qui le connaîtra jamais, même lorsqu'elle se dénonce, même lorsqu'elle fait la critique du néant, encore que ce soit des voies. La possession directe de la vie, la connaissance contemporaine sont nécessaires. « On ne rejoindra pas la durée par un détour, enseigne Bergson, il faut s'installer en elle d'emblée. » Pour cela il faut se jeter dans la vie, se noyer en elle, jusqu'à ne plus comprendre ce que pourraient bien signifier absence, vide, désordre ou néant. Au monisme idéaliste, au monisme intellectualiste, se substitue ainsi un réalisme cru à saveur invinciblement contraignante. Une réalité extérieure à l'intelligence existe en nous et se prolonge dans le monde et une réalité infinie dure éminemment.

Les critiques des idoles du désordre, de la négation et du néant, ont définitivement déblayé le terrain de toutes les erreurs de l'intellectualisme, arraché les racines ultimes de l'arbre de science aux beaux fruits morts. Elles imposent, en même temps, un ordre nouveau au cosmos, puisque la négation n'est négative qu'en apparence et que la critique d'un ordre est en réalité la substitution d'un autre, non encore déterminé (2). La logique de la substitution permettra de le caractériser. Peut-être s'apercevra-t-on alors que, comme pour la vie intérieure, les dualités distinguées ne s'opposent qu'hor-

(1) p. 323. — (2) Ainsi, dans l'intuition, le pouvoir de négation procède d'une réalité positive.

zontalement et qu'elles n'existent à vrai dire que comme dépôts, comme alluvions de l'immense marée montante de la vie.

La négation des prétentions intellectualistes *substitue* au faux devenir et aux fausses évolutions construites d'immobilités juxtaposées, données de toute éternité, la mobilité continue de la durée, où l'arrêt, la coupure, l'absence, le vide sont également inimaginables. L'étude de la genèse de l'intelligence — qui jaillit des dualités séparées de la matière et de la vie, de la plante et de l'animal, de l'intelligence et de l'instinct, de l'intelligence humaine et animale — *substitue* à l'ordonnance unilinéaire d'un univers qui se situe tout entier au-dessous d'elle et qui lui est inférieur en compréhension, l'image d'un monde où règne, pour elle, un assez grand désordre, puisqu'elle se heurte à des réalités radicalement irrationnelles, dont la compréhension passe infiniment la sienne ; car elle est le fruit mûri sur une voie seulement d'une évolution buissonnante, d'un élan en gerbe aux chemins multiples. Mais pourquoi, dira-t-on, l'évolution est-elle divergente ? pourquoi le progrès ne s'est-il pas fait par l'intermédiaire d'une seule espèce qui eût été douée de toutes les forces de vie ? C'est que seuls les objets matériels sont uns de l'unité statique du nombre. La vie est nécessairement une compénétration de tendances ; or, ajoute Bergson, « l'essence d'une tendance est de se développer en forme de gerbe, créant par le seul fait de sa croissance, des directions divergentes entre lesquelles se partagera son élan » (1). Nous l'expérimentons, nous qui ne pouvons développer toutes les personnalités dont notre enfance portait la promesse ; mais la vie dispose d'un nombre incalculable de vies, elle peut conserver les diverses tendances qui ont bifurqué en grandissant (2), elle n'est pas astreinte à leur sacrifice. L'unité du monde existe, mais c'est une

(1) p. 108. — (2) p. 109.

unité vivante, psychologique, un ordre de compénétration. Elle est dans l'élan initial qui se perpétue, non dans les formes où il se dépose, « unité féconde, d'une richesse infinie, supérieure à ce qu'aucune intelligence pourrait rêver, puisque l'intelligence n'est qu'un de ses aspects ou de ses produits » (1). C'est elle, c'est l'unité initiale qui explique les organes communs obtenus sur des voies divergentes, par des moyens différents, les phénomènes d'hétéroblastie et certaines fonctions qui paraissent inutiles. La génération sexuée, par exemple, est un luxe dont les plantes pourraient parfaitement se passer; si elle existe pourtant, c'est sans doute qu'elle est nécessaire à l'animal et que les tendances de la plante et de l'animal se compénétraient dans l'impulsion originelle. C'est ce que semblent montrer de nos jours encore des organismes extrêmement simples, tels les Infusoires à Chlorophylle, les Euglènes, où les fonctions de la plante et la mobilité de l'animal se trouvent associés. La complémentarité des séries divergentes est due à la dissociation de l'unité primitive. Chaque série conserve autour de la tendance centrale qu'elle développe, des réminiscences des tendances qui lui furent, à l'origine, associées. Et ces souvenirs, endormis, peuvent se réveiller chaque fois qu'ils ne sont pas incompatibles avec la tendance centrale (2). Telle est l'explication des mouvements chez la plante, de l'identité de structure de l'œil du Peigne et de l'œil humain, de la frange d'instinct qui entoure l'intelligence, des lueurs d'intelligences qui éclairent l'instinct, etc... Plus spécialement la critique du mécanisme et du finalisme *substituée* à l'ordre mort du « tout est donné » — fût-ce pour une intelligence surhumaine, fût-ce pour Dieu — l'ordre de l'imprévisibilité radicale. Et cette imprévisibilité témoigne du grand fait de création qui se continue dans le monde. Le présent n'est pas construit avec des

(1) p. 114. — (2) p. 129.

éléments du passé, en lui ne se trouvent pas tous ceux du futur. Il y a sans cesse de l'originalité qui naît, de l'innovation en germe, de la création, de la liberté. La vie est l'ordre de l'incommensurabilité, l'ordre de l'invention. Ainsi compris, le devenir prend pour la première fois son sens plein : l'évolution est créatrice ou elle n'est qu'un mot. D'ailleurs, l'ordre de la nature ne nous paraît si complexe et si miraculeux que parce que nous persistons à croire que l'immense fresque qu'elle déroule est constituée de petits carrés de mosaïque. Mais les éléments n'existent que dans notre intelligence, ce sont des vues prises sur le devenir, après coup. Rien n'est plus instructif à ce sujet que le contraste entre la simplicité de la fonction et l'infinie multiplicité que nous découvrons à l'appareil. C'est un seul mouvement sans coupures et sans parties qui crée l'œil, par exemple, et qui n'a pas plus coûté à la nature que pour nous de lever le bras. C'est ce qu'affirmait déjà Schopenhauer. Mais l'élan de vie rencontre la résistance de la matière, aussi, si nous voulons une image correcte, faut-il supposer que mon bras se meut à travers de la limaille de fer. « A un certain moment, ma main aura épuisé son effort, et, à ce moment précis, les grains de limaille se seront juxtaposés et coordonnés en une forme déterminée... Maintenant supposons, ajoute Bergson, que la main et le bras soient restés invisibles. Les spectateurs chercheront dans les grains de limaille eux-mêmes, et dans des forces intérieures à l'amas, la raison de l'arrangement. Les uns rapporteront la position de chaque grain à l'action que les grains voisins exercent sur lui : ce seront des mécanistes. D'autres voudront qu'un plan d'ensemble ait présidé au détail de ces actions élémentaires : ils seront finalistes » (1). Mais la seule réalité positive est l'acte simple de la main ; les grains représentent seulement les obstacles que la matière oppose

(1) p. 103.

au mouvement. De même, lorsque nous traitons un organe comme une machine, construite de pièces détachées, « la matérialité de cette machine ne représente (pas) un ensemble de moyens employés, mais un ensemble d'obstacles tournés » (1). La critique des théories de transition insensible *substitue* l'ordre discontinu d'actes créateurs qui réussissent d'un coup des équilibres complets à la fausse évolution qui part d'éléments préexistants. Finalement la critique du matérialisme démontre que l'élan vital est d'ordre psychologique, spirituel.

Ainsi, tout ce que l'on voit de la vie et tout ce qu'on devine suggère qu'elle est une conscience, une sorte de volonté, répète Bergson après Schopenhauer, un « pur vouloir » (2) qui impose un ordre imprévisible, parce que « voulu », ou du moins cherche à l'imposer. Pour se représenter l'ensemble de l'évolution, et si l'on voulait s'exprimer en termes de finalité, « il faudrait dire que la conscience, après avoir été obligée, pour se libérer elle-même, de scinder l'organisation en deux parties complémentaires, végétaux, d'une part, animaux de l'autre, a cherché une issue dans la double direction de l'instinct et de l'intelligence : elle ne l'a pas trouvée avec l'instinct, et elle ne l'a obtenue, du côté de l'intelligence que par un saut brusque de l'animal à l'homme. De sorte qu'en dernière analyse l'homme serait la raison d'être de l'organisation entière de la vie sur notre planète. Mais ce ne serait là qu'une façon de parler. Il n'y a, en réalité, qu'un certain courant d'existence et le courant antagoniste ; de là toute l'évolution de la vie » (3).

Maintenant quelle est la nature du courant inverse ? où nous mène-t-il ? pourquoi s'oppose-t-il à la vie ? pourquoi existe-t-il ? Telles sont les questions qui se posent inévitablement.

Pour deviner la nature de la matière, essayons d'en

(1) p. 102. — (2) p. 258. — (3) p. 200-201.

refaire la genèse idéale. Les données de l'introspection ne sont pas à négliger à priori, au contraire, puisque la vraie méthode consiste à passer du moi au monde et que nous sommes aussi, pour une part, matière. Or, saisis au plus haut degré de *tension*, contemporain de notre mouvement « nous sentons les diverses parties de notre être entrer les unes dans les autres et notre personnalité toute entière se concentrer en un seul point ou mieux en une pointe... » (1). Nous vivons, durée pure, ignorants de matière ou d'étendue. Ou bien encore, absorbés en un poème, inséré dans l'inspiration qui l'anime, nous glissons unis à l'intuition originelle. Mais, *détendons-nous*, retardons toujours davantage sur le mouvement de notre durée, nous voici à l'intelligence. Laissons-nous aller encore, rêvons (2) « notre moi s'éparpille ; notre passé... se décompose en mille et mille souvenirs qui s'extériorisent les uns par rapport aux autres. Ils renoncent à s'entre-pénétrer à mesure qu'ils se figent davantage... » Rigides, ils se juxtaposent. Nous frôlons l'espace. Certes, ce n'est pas encore la matière, mais c'en est la direction. De même pour le poème : ne participons plus à sa beauté, retardons, perdons pied, seul le sens logique apparaît à notre intelligence ; relâchons encore notre attention, *détendons-nous* davantage, le sens même disparaît, restent les mots, puis des sons de mots, de syllabes, de lettres enfin, extérieurs, rigides, juxtaposés. Dans les deux cas, nul effort positif ; il a suffi, au contraire, de *supprimer* de la tension pour s'orienter vers la matière. L'étymologie l'indique, d'ailleurs *l'extension est privation de tension, l'étendue n'est autre chose que le détendu*. Le mouvement qui porte vers la matière n'est pas un vrai mouvement, mais seulement son *interruption*, ce n'est pas une réalité positive, mais le déchet d'une réalité. Ainsi la matière ne

(1) p. 219. — (2) p. 220. Le rêve est ici pris dans un tout autre sens que dans *Matière et Mémoire*.

serait que l'interruption de l'élan vital, le déchet de l'esprit, mais non riche d'un mouvement qui lui serait propre. C'est ce qu'entrevoit Plotin lorsqu'il faisait de l'étendue un affaiblissement de l'essence de l'Être, quelque chose de purement négatif ; le contre-sens, celui de toute la philosophie, a été d'en faire de même pour la durée. L'expérience sensible confirme, d'ailleurs, l'observation intérieure : la chute s'initie aussitôt que le mouvement de vie s'affaiblit ou s'interrompt, il n'est besoin d'aucun apport nouveau pour obtenir le mouvement inverse. Toutefois, ce ne sont encore que suggestions, seule la critique de l'idée de désordre démontre péremptoirement, aux yeux de Bergson, la nature toute négative de la matière. L'incohérent étant impensable, l'absence d'un ordre n'est point le néant d'ordre, mais la *substitution* de l'ordre inverse. La critique de l'idée de désordre était « nécessaire pour montrer comment le réel pourrait passer de la tension à l'extension et de la liberté à la nécessité mécanique par voie d'inversion... il fallait prouver, précise Bergson, que l'ordre géométrique n'a pas besoin d'explication, étant purement et simplement la suppression de l'ordre inverse » (1). L'intelligence n'est pareillement que la détente de l'intuition, son étendue pour ainsi dire : la multiplicité des concepts extérieurs et juxtaposés apparaît aussitôt que se perd l'unité évasive de l'intuition.

Il n'y a donc, conclut Bergson, à travers l'univers qu'un seul mouvement positif, authentique, et son interruption. Toute la réalité se concentre dans la durée créatrice, dans l'évolution imprévisible. La matière en est seulement l'inversion : elle n'est capable d'aucun mouvement propre, elle peut seulement dépenser l'énergie accumulée par la vie, sa durée est une durée pour rire. Ainsi le dualisme du monde et les oppositions irréductibles horizontalement

(1) p. 257.

seraient finalement surmontés au profit du monisme spiritualiste de l'élan vertical de la durée.

Ce serait être quitte à trop bon compte. Les adversaires à peine défaits pourraient fort bien critiquer ce monisme nouveau et demander d'où vient la nécessité d'une interruption de l'élan originel ? Pourquoi ne se perpétuerait-il pas indéfiniment sans jamais retomber ? N'implique-t-elle pas, cette nécessité reconnue, une seconde réalité irrémédiablement opposée à la durée ? Tout ce qui est en actes, a dit Bergson ; ce n'est pas en l'exorcisant de l'eau bénite de négativité, qu'on escamotera cette existence qui s'oppose à la précédente.

Mais Bergson ne nie pas la réalité positive de la matière, puisqu'elle s'oppose et s'associe à la vie, ni l'existence actuelle de l'ordre mécanique : pour lui qui combat sans cesse l'idéalisme, il y a même une intuition de la matière. Sa démonstration porte non point contre *l'existence* mais contre *le mouvement* dont elle est douée. Bergson veut prouver que l'existence positive de la matière et l'ordre géométrique actuel ne supposent point d'autre principe que l'élan vital ni d'autre impulsion que la sienne : il ne faudrait pas croire que deux créations étaient nécessaires au début, l'une de vie, l'autre de mort — ce qui ferait porter à Dieu la responsabilité directe du second ordre — ni penser, surtout, que la matière est douée d'un mouvement personnel qu'elle initie, qu'elle crée donc, il ne faudrait pas croire qu'elle est libre. Le philosophe désire confirmer définitivement sur le plan cosmologique les conclusions de *Matière et Mémoire* : que la matière ne possède aucune efficacité mystérieuse propre, parce que son mouvement est une descente, une dépense, qui s'explique par la hauteur de l'élan vital, hauteur d'où simplement elle retombe et ne peut que retomber. Dans cette chute, rien ne s'ajoute, rien ne se crée, il faut là encore se garder de réintroduire subrepticement quelque puissance occulte qui, plus tard, serait chargée, peut-être, d'expliquer la vie : du moment où elle retombe, la durée spirituelle se

transforme automatiquement en matière, la liberté en mécanisme : il est nécessaire et il suffit que la vie s'épuise, que la durée ait atteint son « plafond ». La solution est complète ; ne pas l'admettre, c'est, pour Bergson, nourrir quelque intention matérialiste.

Mais la question se pose toujours : pourquoi y a-t-il inversion du mouvement originel ? comment la vie s'épuise-t-elle ? pourquoi la durée ne s'élève-t-elle point indéfiniment ?

La réponse est capitale pour la compréhension de la philosophie bergsonienne : elle implique la négation du panthéisme, le creusement d'un abîme entre Dieu et le monde. Dualité décisive que les faits en tous lieux manifestent, croit Bergson, car, ne se lasse-t-il de répéter : « La force qui évolue à travers le monde organisé est une force limitée » (1). Tout, dans la nature, le manifeste : la divergence des voies, l'absence d'harmonie entre les espèces, la résistance à la pénétration de la conscience, la facilité des rechutes dans l'automatisme, la disproportion frappante entre le travail et le résultat. La vie est porteuse d'une puissance limitée. Et ce n'est pas la matière, certes, qui rendrait notre monde infini, la loi de Cournot l'indique assez. L'idée de création s'impose donc et du coup la présence de la matière se justifie, car l'élan vital atteindra de toute nécessité le point où, ne pouvant plus monter, il se transformera en chute. L'inversion est impliquée dès l'origine dans l'élan même, dans sa finitude. Nul besoin d'un mouvement externe, d'un second principe, il suffit de comprendre que « l'élan est fini et (qu')il a été donné une fois pour toutes » (2).

Et pourtant cette durée inverse, cette involution destructrice, collabore avec la vraie durée. C'est la matière, en effet, qui détermine, ou du moins « précipite », l'individuation, comme c'est la matérialité du langage qui

(1) p. 137. — (2) p. 276.

manifeste l'inspiration. « La vie... en elle-même est une immensité de virtualités, un empiètement mutuel de mille et mille tendances... » (1), qui ne se divisent effectivement et ne prennent conscience de soi que lorsque, passant dans l'étendue, elles s'extériorisent les unes par rapport aux autres. « La matière, précise Bergson, divise effectivement ce qui n'était que virtuellement multiple, et, en un sens, l'individuation est en partie l'œuvre de la matière, en partie l'effet de ce que la vie porte en elle » (2). Ainsi les âmes, — distinctes des corps, comme l'a montré *Matière et Mémoire*, — préexisteraient (3) donc à l'état de compénétration. Mais, à peine dissociées, les individualités tâtonnent pour se rejoindre, pour se noyer en des sociétés, qui, aussitôt formées, se traitent en personne unique, puis aspirent à s'éparpiller en individus. C'est l'élan vital, *ni un, ni multiple*, mais forcé au choix par la matière, qui porte le secret de cette oscillation ; aussi « son option ne sera jamais définitive : il sautera indéfiniment de l'une à l'autre » (4). — Même « collaboration » entre intuition et dialectique ; l'intelligence est nécessaire pour déterminer les virtualités fondues de l'intuition, mais le discours doit se résorber dans son unité. L'intelligence cherche ce que l'intuition seule pourrait trouver, mais que, d'elle-même, elle ne chercherait jamais. Intelligence et intuition, dont la séparation dessine dans la conscience le double mouvement de l'univers, pourraient, en se connaissant mieux, en suivant leurs origines dans l'évolution, se pousser l'une l'autre indéfiniment et fonder la métaphysique nouvelle.

Ainsi l'ensemble de l'évolution se représente comme un seul geste, le geste hugolien d'un bras immense qui se lève, animé d'une seule volonté qui, arrivée au bout d'elle-même, le laisse retomber, bien que subsiste en lui, s'efforçant de le relever, quelque chose du vouloir qui l'anima. « Nous verrons alors, dans l'activité vitale, ce

(1) p. 280. — (2) p. 280. — (3) p. 292. — (4) p. 283.

qui subsiste du mouvement direct dans le mouvement inversé, *réalité qui se fait à travers celle qui se défait* (1). Ou bien, si l'on évoque l'image du bouquet de fusées, l'évolution apparaîtra comme « le chemin que se fraye la dernière fusée du feu d'artifice parmi les débris qui retombent des fusées éteintes » (2). Il n'est qu'un seul mouvement, une seule réalité positive à travers l'univers.

Sur ce point, on ne peut s'empêcher de trouver dès à présent la fresque d'un optimisme un peu trop riant. Nul besoin, pense Bergson, de supposer une volonté de chute ou de mal, de rapporter à la Cause la chute en tant que chute, le mal en tant que mal. Dieu crée un élan fini, c'est tout ; mais un élan fini retombe nécessairement ; dès lors un seul mouvement est réel, l'autre s'il n'est pas virtuel, n'est pas aussi réel que le premier. On se demande comment cette absence de mouvement, cette réalité morte peut s'opposer si fortement au mouvement vrai, à l'actualité vivante de l'évolution, d'où naissent ces irrémédiables dualités, ce tragique cruel que le philosophe transpose si puissamment du moi à l'ordre cosmologique. Car il y a, dit-il « une irrémédiable différence de rythme » (3) entre la vie en général et ses manifestations. La vie est la mobilité même, ses manifestations tendent à conserver, à s'arrêter dans leur forme. La vie accepte la mort de l'individu (4) qui, lui, lutte pour se perpétuer. Chaque espèce ne vise qu'à sa commodité particulière, elle entre dans un demi-sommeil où elle ignore à peu près tout le reste de la vie, elle se façonne en vue de la plus facile exploitation de l'entourage immédiat. « Ainsi l'acte par lequel la vie s'achemine à la création d'une forme nouvelle, et l'acte par lequel cette forme se dessine, sont deux mouvements différents... Le premier se prolonge dans le second, mais il ne peut se prolonger sans se distraire de sa direction » (5). Là où la conscience atteint son plus haut essor, dans le

(1) p. 269. — (2) p. 272. — (3) p. 139. — (4) p. 268. — (5) p. 140.

monde de l'esprit, le tragique n'est que plus accentué : « notre liberté, dans les mouvements mêmes par où elle s'affirme, crée les habitudes naissantes qui l'étoufferont, si elle ne se renouvelle par un effort constant : l'automatisme la guette. La pensée la plus vivante se glacera dans la formule qui l'exprime. Le mot se retourne contre l'idée. La lettre tue l'esprit. Et notre plus ardent enthousiasme, quand il s'extériorise en action, se fige parfois si naturellement en froid calcul d'intérêt ou de vanité, l'un adopte si aisément la forme de l'autre, que nous pourrions les confondre ensemble, douter de notre propre sincérité, nier la bonté et l'amour, si nous ne savions que le mort garde encore quelque temps les traits du vivant » (1). Et l'intelligence, loin de « collaborer » avec l'intuition, nous mure dans un cercle d'où l'on ne sortira que par un acte de rupture vraiment dramatique, un vouloir irrationnel, bien que non déraisonnable. « Le raisonnement me clouera toujours à la terre ferme » (2). Pour rompre le cercle magique, il faut le courage de se jeter à l'eau. Ce tragique naîtrait-il de l'opposition d'un mouvement avec de l'absence de mouvement ? Il est permis d'en douter. D'ailleurs, la simple finitude de l'élan, l'interruption dans l'ascension explique-t-elle vraiment le mouvement de chute ? Pourquoi l'élan ne se maintiendrait-il pas à la hauteur atteinte ? Pourquoi ne se prolongerait-il dans le même sens, par inertie ? Ne faut-il pas supposer quelque chose comme le principe de gravitation, une sorte de pesanteur mystérieuse, immanente à l'espace où se lance l'élan vital pour rendre compte de la chute, par simple interruption du mouvement d'ascension ? Dès le début, d'ailleurs, on sent la présence occulte de cette pesanteur aux efforts pénibles que fait l'élan pour percer. Ne pourrait-on soutenir même, que sans cette résistance silencieuse, sans résistance aucune, l'élan ne saurait être fini, et ne pourrait épuiser sa force initiale, si faible soit-elle ? Autant dire

que l'argument puisé à la critique du désordre sur la nature de la matière nous paraît peu convaincant. La difficulté est seulement rejetée plus loin. Il faut toujours supposer un second mouvement ou du moins un second principe de mouvement. Mammon, baptisé de négativité, se dresse encore en face de la vie, et c'est peut-être ainsi qu'il est le plus dangereux. Comme à l'idée de création, l'*Évolution* marque une conversion à l'idée de chute et de péché, qui seule explique les oppositions irrémédiables de de la vie. Qu'est-il de plus tragique, d'ailleurs, que les efforts tentés par Bergson pour résorber et annihiler l'idée qui s'imposait ainsi à lui ?

Pour assurer l'espoir, cet optimisme exagéré est, d'autre part, superflu. Si réelle que soit la matière et son mouvement, la vie sait se frayer un chemin à travers son épaisseur, car, si, sur la plupart des voies, la durée s'est figée en un *modus vivendi* qui arrête la chute sans pouvoir l'élever, si elle tourne à hauteur constante au point qu'on la tiendrait pour immobile, avec l'homme elle brise ses chaînes et, de plus en plus indépendante et indéterminée, s'élève. Qu'importe la réalité positive de la matière dans une doctrine qui se fait de la vie l'idée d'une formidable poussée où « l'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînant capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort » (1). Est-il nécessaire de pousser l'optimisme jusqu'à supprimer la réalité positive de l'obstacle ?

Ainsi la vraie leçon du livre serait, malgré Bergson, le maintien d'un dualisme véritable dans l'univers : elle se dégage à chaque page et couronne admirablement l'édifice

(1) p. 294.

de la dichotomie bergsonienne. *Il n'est pas de monisme cosmologique possible.* Le monde fini ne saurait se suffire. L'idée de création va de pair avec celle de chute — et aussi de rédemption, comme on vient de voir.

Telle est la triple conversion qui inspire le livre, mais l'accent porte sur la puissance incontrôlable de créativité qui pousse de tous côtés. Incommensurable, la création se perpétue, tout dure.

Dieu d'abord. Spiritualistes, matérialistes et panthéistes lui ont invariablement attribué les perfections de l'intelligence, ils ont fait de l'Absolu une *chose*. Mais Dieu n'est pas pauvrement un, immuable comme une pierre, ni prévoyant, c'est-à-dire dupe de l'illusion rétrospective. Le Néant n'est qu'un épouvantail. La Durée Absolue vit, car la vie, perpétuellement mouvante, n'est plus un mal. Dieu est le centre d'où jaillissent les mondes finis qu'il crée, il est « continuité de jaillissement. Dieu, ainsi défini *n'a rien de tout fait* (1) ; il est vie incessante, action, liberté » (2). Parfaitement imprévisible à soi, parce que parfaitement contemporain de la création perpétuelle et infiniment incommensurable de lui-même. Pas plus qu'il ne désire prévoir l'évolution imprévisible des mondes qu'il crée. Dieu est l'intuition pure et continue de sa propre durée. Bergson, on le voit, pousse à fond l'image du Dieu irrationnel, esquissée par Duns Scot, continuée timidement par Descartes.

Dès lors, l'acte de création se comprend. Il est durée. « Le mystère répandu sur l'existence de l'univers vient pour une forte part, en effet, de ce que nous voulons que la genèse s'en soit faite d'un seul coup, ou bien alors que toute matière soit éternelle. Qu'on parle de création ou qu'on pose une matière incréée, dans les deux cas c'est la totalité de l'univers qu'on met en cause. En approfondissant cette habitude d'esprit, on trouve le préjugé, l'idée, commune aux matérialistes et à leurs adversaires,

(1) C'est nous qui soulignons. — (2) p. 270.

qu'il n'y a pas de durée réellement agissante et que l'absolu—matière ou esprit—ne saurait prendre place dans le temps concret, dans le temps que nous sentons être l'étoffe même de notre vie... d'où résulterait que tout est donné une fois pour toutes et qu'il faut poser de toute éternité ou la multiplicité matérielle elle-même, ou l'acte créateur de cette multiplicité, donné en bloc dans l'essence divine (1). Une fois déraciné ce préjugé, l'idée de création devient plus claire, car elle se confond avec celle d'accroissement» (2). La Durée Pure n'a pas prévu son acte de création, et, une fois commencé, ne l'a pas non plus aperçu en bloc, car la liberté ne se laisse pas prévoir, ni ne songe à la prévision et qu'elle n'est pas instantanée comme un objet matériel, mais qu'elle dure. L'acte de création, partie intégrante de la Durée divine, est mobilité, contingence, incommensurabilité tout le long. Lui non plus n'est pas une chose, mais une action.

Le monde fini, distinct de la Durée Pure, n'est cependant pas une chose, ni composé de choses, mais durée créatrice, spirituelle et contingente, du moins tout le long de son ascension. Le mécanisme n'est que le déchet de sa liberté, la matière le déchet de sa spiritualité... «Il n'y a pas de choses, il n'y a que des actions» (3). Certes, avec le monde aperçu comme un ensemble d'objets, la création est incompréhensible : les choses étant des vues de l'intelligence, soutenir que d'absolument nouvelles se créent revient à dire « que l'entendement se donne plus qu'il ne se donne » (4). Mais il suffit de faire l'effort nécessaire pour demeurer contemporain de son action pour éprouver comment elle grossit en avançant, comment « elle crée au fur et à mesure de son progrès ». L'élan de vie est, comme l'intuition de l'artiste, une exigence de création. Rencontrant la matière qui descend de l'élan précédent

(1) C'est nous qui soulignons. — (2) p. 261-262. — (3) p. 270. — (4) p. 270.

« il se saisit de cette matière... et tend à y introduire la plus grande somme possible d'indétermination et de liberté » (1). Il invente sans cesse des formes nouvelles, contingentes et non point nécessaires, comme voudraient finalistes et mécanistes, il fraye des lignes divergentes d'évolution, contingentes elles aussi, où se passent des arrêts, des reculs, des tournants, des adaptations, des progrès, contingents encore. Certes, comme l'élan est limité et qu'*aucune aide ne peut lui venir du dehors* (2), on trouve dans l'univers « une désharmonie frappante et choquante, mais dont nous ne devons pas rendre responsable le principe même de vie » (3). Sur notre planète la conscience a réussi à se libérer en inventant l'homme. Non que l'homme, comme tel, soit le but de la nature : il lutte comme les autres espèces et, d'ailleurs, la nature n'a point de but ; sa forme est contingente, il aurait pu être plus intelligent ou plus intuitif ; pourtant, tel quel, il est le vivant qui brise le cercle où la vie était murée et laisse jaillir l'élan trop longtemps comprimé. « La vie entière, depuis l'impulsion initiale qui la lança dans le monde, (apparaît) comme un flot qui monte, et que contrarie le mouvement descendant de la matière. Sur la plus grande partie de sa surface, à des hauteurs diverses, le courant est converti par la matière en un tourbillonnement sur place. Sur un seul point il passe librement, entraînant avec lui l'obstacle, qui alourdira sa marche mais ne l'arrêtera pas. En ce point est l'humanité » (4).

Tout est durée : Dieu, l'acte créateur, la vie finie du monde. Mais la durée de Dieu est infinie, infiniment concentrée, absolument créatrice et contingente et une d'une multiplicité infinie parfaitement fondue dans l'intuition constante de lui-même, tandis que la durée du monde ne possède ces qualités que d'une façon analogue et finie. Quel épanouissement de l'intuition originelle de Bergson :

(1) p. 273. — (2) p. 276. Texte capital en ce qui concerne les rapports de Dieu et du Monde. — (3) p. 277. — (4) p. 292.

d'abord simple partie du moi, la durée emplit maintenant l'Azur !

*
* * *

L'*Évolution Créatrice* nous introduit dans les régions les plus obscures de la métaphysique et la troisième conversion de l'auteur consiste précisément à s'être laissé envahir par les problèmes les plus secrets de la philosophie.

Bergson accuse les philosophes de n'avoir pas su comprendre le *devenir* car tous ont prétendu le faire entrer dans les cadres de l'intelligence, telle qu'elle est aujourd'hui constituée. Tous traduisent le mouvement par une série d'immobilités, tous affirment qu'il se construit à partir d'éléments données de toute éternité : personne ne parle donc de mouvement et de devenir : *l'évolution est irréversible, imprévisible, créatrice, ou elle n'est qu'un mot.* Bergson affirme être le premier à saisir la vraie nature du devenir, le premier à bâtir une cosmologie, voire une métaphysique sur elle. C'est alors, précisément, qu'on échappe aux conséquences ordinaires du devenir : relativisme, scepticisme, pessimisme, nihilisme, ou bien hédonisme et divinisation de la force. Saisi en lui-même, dans sa mobilité créatrice, le devenir, bien que limité, est un absolu spirituel. La création de ce devenir créateur est devenir aussi et Dieu apparaît comme le Devenir Absolu, parfaitement imprévisible. L'idée du siècle est affirmée et justifiée pour la première fois, sans l'inévitable déformation intellectualiste.

Seulement le Dieu de Bergson est encore amoral, on ne sait trop quelle est sa qualité essentielle, celle qui colore l'infinité de qualités fondues de la Durée divine. Il reste à voir si Bergson échappe vraiment aux dangers ordinaires du devenir, si une morale valable pour tout homme et contraignante pourra être fondée sur l'Absolu infiniment mobile de la durée.

Alexandre PAPADOPOULO.

(à suivre.)

KELVINATOR



- **Glacières électriques**
de toutes dimensions
- **Armoires et Chambres**
frigorifiques
- **Appareils à conditionnement d'air**

VISITEZ LES MAGASINS D'EXPOSITION

The **Tractor & Engineering Co. S.A.E.**

(Inc. MOSSÉRI, CURIEL and Co.)

LE CAIRE
140, Rue Emad-el-Din
R. C. 8419



ALEXANDRIE
7, Rue de la Gare du Caire
R. C. 8123

Compagnie Centrale d'Éclairage
par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{IE}

LE CAIRE >< ALEXANDRIE

Force Motrice Électrique
Tarifs Réduits pour Industries

Vente à tempérament et location
de chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres
GAZ ET ÉLECTRICITÉ

—●—
Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées
du goudron - Naphtaline



“AL CHARK”

PREMIÈRE SOCIÉTÉ ANONYME ÉGYPTIENNE
D'ASSURANCES SUR LA VIE

Entreprise privée régie par la Loi n° 92 de 1939 et enregistrée sub. n° 2

Les circonstances actuelles imposent à tous et plus que jamais le devoir de veiller à la sauvegarde des intérêts de leur famille.

L'assurance sur la vie est encore plus indispensable aujourd'hui où la guerre constitue pour chacun une menace supplémentaire.

La Compagnie d'Assurances “AL-CHARK” couvre le risque de guerre dans des limites raisonnables et sans aucune surprime.

SIÈGE SOCIAL : au Caire en l'Immeuble de la Compagnie
45, Rue KASR EL-NIL, 45

AGENCES et REPRÉSENTANTS PARTOUT

R. C. 35

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

COMITÉ DE LECTURE :

MOHAMMED ZULFICAR BEY, TAHA HUSSEIN BEY,
GASTON WIET.

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.